UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Etude de sociolinguistique du Francais à la SOSUMO

Ntirubimbuto, Philippe

2011-10
UB, IPA
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/856

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI
INSTITUT DE PEDAGOGIE APPLIQUEE
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

ETUDE SOCIOLINGUISTIQUE DU FRANÇAIS A LA SOSUMO

Par

Philippe NTIRUBIMBUTO

Sous la direction de :

Dr. NTAHONKIRIYE Melchior

Mémoire présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du grade de Licencié en Pédagogie Appliquée ; Agrégé de l'enseignement secondaire en Français

Bujumbura, octobre 2001

DEDICACE

A mon regretté père;
A ma mère;
A mes frères et sœurs ;
A tous ceux qui me sont chers ;

Je dédie ce mémoire.

NTIRUBIMBUTO Philippe .

AVANT-PROPOS

Ce travail n'aurait pas pu être réalisé sans le concours de certaines personnes. Nous pensons d'abord à nos parents qui ont assuré nos études et à nos sœurs et frères qui ont vaillamment supporté toutes les privations que leur imposait notre scolarité. Nous leur devons une dette de profonde reconnaissance.

Ensuite, nous n'oublierions pas tous nos formateurs et plus particulièrement le Professeur NTAHONKIRIYE Melchior qui a bien voulu guider nos pas dans la recherche. Ses conseils et sa disponibilité, malgré ses nombreuses obligations, nous ont profondément touché. Nous lui sommes très reconnaissant.

Enfin, ce serait de l'ingratitude de notre part si nous oubliions la contribution combien irremplaçable de nos informateurs qui ont accepté volontiers de perturber pour nous leur emploi du temps. Il nous est impossible d'en établir une liste exhaustive et tout oubli de l'un d'entre eux serait injuste.

Nous devons également remercier tous nos amis d'université et autres, de leur service et de leur bonne compagnie. Nous les remercions de leur concours tant moral que matériel qu'ils nous ont apporté.

SIGLES ET ABREVIATIONS

B.B.C.	: British Broad casting Corporation
CLAC	: Centre de Lecture et d'Animation Culturelle
R.F.I.	: Radio France Internationale
SOSUMO	: Société Sucrière du MOSO
V.O.A.	: Voice of America
O.U.A	: Organisation de l'Unité Africaine
B.E.P.E.S	: Bureau d'Etudes et des Programmes de l'Enseignement Secondaire
B.E.E.T	: Bureau d'Etudes de l'Enseignement Technique
L.P.	: Lycée pédagogique

TABLE DES MATIERES

Pages

DEDICACE i
AVANT-PROPOS ii
SIGLES ET ABREVIATIONS iii
0. INTRODUCTION GÉNÉRALE 1
0.1. Situation géohistorique de la SOSUMO 2
0.2. Objectifs et hypothèses du travail 3
0.3. Difficultés rencontrées 4
0.4. Les grandes articulations 4
I. CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE 6
I.1. Définition de la sociolinguistique 6
I.2. Domaine de recherche de la sociolinguistique 8
I.2.1. Le niveau micro sociolinguistisque 8
I.2.2. Le niveau macro sociolinguistique 8
I.3. Le bilinguisme 10
I.3.1. Caractéristiques du bilinguisme 11
I.3.1.1. L'indépendance des codes 11
I.3.1.2. L'alternance 11
I.3.1.3. La traduction 12
I.3.2. Le bilinguisme équilibré 12
I.3.3. Le bilinguisme et diglossie 13
I.4. Conséquences du bilinguisme 13
I.4.1. L'emprunt 14
I.4.2. Les interférences linguistiques, mélange des codes et alternance 16
I.5. Les manifestations linguistiques de l'interférence 18
I.5.1. Les interférences tonales et rythmiques 21
I.5.2. Interférences phonétiques 22
I.5.3. Interférences grammaticales 23
I.5.4. Interférences lexicales 24
I.6. Les différents domaines d'usage du français 25
I.6.1. Le français dans la vie politique 26
I.6.2. Le français dans l'administration 26
I.6.3. Le français dans l'éducation 27

I.6.4. Le français dans le domaine économique 30
I.6.5. Le français dans l'information 31
I.7. Méthodes de travail 31
I.7.1. Détermination de l'échantillon 35
I.7.2. Echantillonnage 36
II. PRESENTATION DES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE 37
II.1. La cité de la SOSUMO 37
II.2. L'enquête 38
III. ANALYSE ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS 57
III.1. Compétence linguistique 58
III.2. Motivation de l'apprentissage des langues 62
III.2.1. Le kirundi 62
III.2.2. L'anglais 63
III.2.3. Le kiswahili 65
III.2.4. Le français 66
III.3. Rapport entre le français et le kirundi 66
III.3.1. La dominance 66
III.3.2. La complémentarité 67
III.3.3. La concurrence 67
III.4. Métissage linguistique 68
III.4.1. Bilinguisme 69
III.4.2. L'emprunt 71
III.5. Connotation sociolinguistique 72
III.6. Quelques domaines d'acquisition et d'utilisation de la langue française 74
III.6.1. L'école 74
III.6.2. Le milieu 75
III.6.3. La presse 76
III.6.4. Les bibliothèques 77
III.6.5. Le rôle du théâtre 79
III.6.6. Le cinéma 79
III.6.7. La place des jeux 80
III.6.8. La publicité 81
III.7. Les circonstances d'usage de la langue française 82
III.7.1. La distance hiérarchique 82

III.7.2. Le degré de collaboration 82
III.7.3. Les sujets traités 83

CONCLUSION GENERALE 84

BIBLIOGRAPHIE 86

ANNEXE.....89

INTRODUCTION GENERALE

Le Burundi fait partie des pays francophones, car le français est la langue officielle au même titre que le kirundi. C'est une langue qui nous vient de l'extérieur. Elle a été introduite au Burundi par la colonisation belge et par le canal de l'école. VERDOODT nous dit :

> *« Il est à remarquer qu'au moment de l'arrivée des Blancs, à la fin du dix-neuvième siècle, on ne parlait partout dans le pays qu'une seule langue appartenant à la famille bantu : le kirundi, sauf dans quelques petites communautés swahiliphones le long du lac Tanganyika »*[1].

Le français est venu s'agglutiner au kirundi. Il partage avec le kirundi le statut de langue officielle. Les interférences avec la langue nationale s'observent donc essentiellement en milieux scolaires ou chez des personnes qui ont fréquenté l'école jusqu'à un certain niveau.

L'étude que nous nous proposons de faire porte sur le statut sociolinguistique du français dans une société sucrière située en milieu rural.

Après l'inauguration de l'usine SOSUMO à Gihofi, en commune Bukemba, province Rutana, les cadres et ouvriers se sont installés solidement et le site a aujourd'hui un autre visage, celui d'un centre urbain. La cité commence à manifester une situation linguistique complexe. Nous menons cette étude dans le but de déterminer le degré de francophonie du site. CHAUDENSON nous précise que

> *« Linguistiquement, la définition de la francophonie est relativement facile ; c'est l'état que présente un locuteur qui possède une compétence complète en français, qu'il soit locuteur natif de cette langue ou qu'il y ait acquis ce type de compétence, bien qu'elle ne soit pas sa langue maternelle ».*[2]

---

[1] VERDOODT, A., Structures ethniques et linguistiques au burundi, pays « unimodal » typique. Centre international de recherche sur le bilinguisme, Québec, 1971, p.4.
[2] CHAUDENSON, R., Vers une révolution francophone ?, Paris, Harmattan, 1989.

I. Situation géo-historique de la SOSUMO

Gihofi est situé au Sud-Est du pays, dans la province de Rutana en commune Bukemba entre 3°30 et 4° de latitude Sud et 30° et 30°30 de longitude Est. La SOSUMO se trouve à environ 215 Km de Bujumbura. Elle est localisée dans les dépressions alluvionnaires entre la vallée de la Malagarazi et de ses deux affluents : Mutsindozi et la Muyovozi. Elle couvre une superficie de 4.000 hectares dont environ 3.000 hectares sont déjà exploités. Le reste constitue un marais à papyrus, difficile à drainer.

Administrativement, la SOSUMO relève de la commune Bukemba. Elle est délimitée par la zone Muzye en commune de Giharo au Nord-Est, la commune de Kayogoro en province Makamba au Sud, les communes de Rutana et de Gitanga à l'Ouest, ainsi que la Tanzanie à l'Est.

Dans une région longtemps tenue à l'écart comme le Kumoso, l'implantation d'un complexe agro-industriel doit viser des objectifs de nature à rendre la région hospitalière et ouverte au reste du pays. Ainsi, le principal objectif visé était l'intégration de cette région dans le circuit économique national par le désenclavement.

En outre, il fallait assainir la région longtemps qualifiée d'inhospitalière, par l'aménagement d'un réseau de drainage et d'irrigation afin d'installer des population venues des régions surpeuplées.

Depuis l'introduction de la canne à sucre à Gihofi, la SOSUMO a permis de profondes transformations et de grands progrès en milieu paysan et en très peu de temps.

2. Objectifs et hypothèses du travail.

Dans une recherche socio-linguistique, certains objectifs s'imposent inévitablement. Il s'agit entre autre de la détermination des langues parlées dans une zone donnée, de la description, puis de la définition et de l'analyse des dimensions spécifiques de la compétence et de la performance linguistique en français de la population bilingue ou multilingue, de l'étude des attitudes linguistiques typiques telles que la loyauté envers le français, les mouvements linguistiques ainsi que les interférences, l'élargissement des connaissances sur le comportement linguistique de la cité, la détermination des lois sociales qui sous-tendent le comportement linguistique des locuteurs d'une ou des langues au sein d'une communauté donnée, l'influence linguistique qu'une langue a sur une autre, les rapports entre le français et les autres langues parlées.

La cité de la SOSUMO est majoritairement habitée par des Burundais venant des régions diverses du pays, parlant ainsi le kirundi, mais aussi quelques étrangers parlant des langues étrangères. Nous constatons que sur le plan linguistique, la cité est caractérisée par les langues suivantes :

- le kirundi parlé par tous les Burundais qui y vivent ;
- le français parlé par tout le personnel de l'entreprise ainsi que quelques paysans qui ont terminé le cycle primaire. Ils utilisent un style relâché, un français populaire ;
- à l'intérieur de la cité, dans certains quartiers et à l'intérieur de l'entreprise, nous y trouvons des locuteurs du kiswahili ;
- comme la majorité des gens qui habitent la zone ont fréquenté l'école, on y trouve aussi des locuteurs de l'anglais.

Notre travail concerne la langue française. Nous nous proposons d'analyser l'état de la langue à la SOSUMO, de déterminer les attitudes et les comportements des locuteurs vis-à-vis du français dans les différents domaines de la vie sociale, de déterminer les domaines d'utilisation et les circonstances d'usage du français.

Pour bien mener notre travail, nous nous sommes proposé de vérifier les hypothèses suivantes :

1° Le français est utilisé dans des circonstances bien déterminées ;
2° Le style utilisé dépend des interlocuteurs en présence ;
3° On parle le français selon les sujets abordés et les interlocuteurs impliqués

3. Difficultés rencontrées

Au cours de la préparation de ce travail, nous nous sommes heurté à de nombreux problèmes d'ordre pratique et matériel.En effet, partant de Bujumbura, nous devions nous rendre à Gihofi, à environ 215 km. Ce trajet demande des frais de voyage considérables.

Ensuite, à certains moments, l'insécurité régnait dans la région et la route devenait impraticable, ce qui retardait les déplacements pourtant programmés.

Enfin, nous nous heurtions à la résistance de certains informateurs. Certains questionnaires n'ont pas été remplis et d'autres n'ont pas été remis. Ainsi, parmi 60 questionnaires distribués, nous avons pu récupérer 45.

4. Articulations du travail

Notre travail s'articule sur trois grandes parties.

La première partie s'intitule « Cadre théorique et méthodologique ». Dans cette partie, nous essayons de mettre le lecteur dans le bain et nous donnons les éléments théoriques de base pour aborder notre étude. Nous définissons les principes de base de la socio-linguistique, son objet et sa définition. Cette partie met en lumière les phénomènes observables dans les milieux multilingues.

La deuxième partie intitulée « Présentation des résultats » comprend l'identification des enquêtés et les différentes catégories des travailleurs rencontrés dans notre zone d'étude.

C'est dans cette partie que nous présentons les résultats sur l'usage du français par rapport aux autres langues et surtout par rapport au kirundi. Nous présentons également les données d'enquête sur la compétence linguistique .

La troisième partie s'intitule «Analyse et interprétation des résultats ». Après avoir présenté les résultats d'enquête, nous analysons la compétence linguistique de nos informateurs, la motivation d'apprentissage des langues ainsi que les mobiles qui poussent un locuteur francophone à mélanger le français avec d'autres langues.

I. CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

I.1. Définition de la sociolinguistique

La sociolinguistique n'est pas facile à définir d'autant plus que ce qui est actuellement dénommé "Sociolinguistique" regroupe de nombreuses disciplines, méthodes, écoles, tendances et théories. Elle est souvent apparentée à la linguistique, à la sociologie du langage et à l'ethnolinguistique.

Considéré comme le père de la sociolinguistique, Fishman nous la définit comme :

> "*une science qui s'efforce de déterminer qui parle quelle variété de quelle langue, quand, à propos de quoi et avec quel interlocuteur. Elle s'efforce de définir le comportement linguistique des locuteurs vis-à-vis de la langue*"[3]

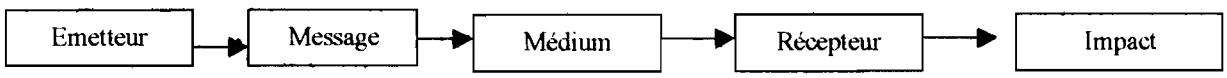
Cette science se penche sur toute une série de problèmes, notamment l'usage linguistique et l'attitude linguistique, les normes de langue et de comportement, les modifications subies par ces normes.

Gilles Amado et André Guittet se proposent de réfléchir aux problèmes de communication à partir de cinq questions fondamentales :
Qui ?
Dit quoi ?
Par quel moyens?
A qui ?
Avec quel effet ?

---

[3] FISHMAN, J.A., *Sociolinguistique*, Paris, Nathan, Bruxelles, Labor, P.U.F, 1962. P. 60

L'acte de communication se ramène ainsi au schéma suivant :



Qui ? dit quoi ? Par quel moyen? A qui ? Avec quel effet[4]

Pour satisfaire ses membres, une société humaine adopte une organisation des communications. Notre terrain d'étude, la SOSUMO, est constitué par des gens qui travaillent dans une même entreprise. Ces travailleurs qui sont souvent en contact constituent entre eux des interlocuteurs les plus fréquents aussi bien au service qu'en dehors de ce dernier. Parmi ces interlocuteurs, nous trouvons des nationaux et des étrangers avec différentes cultures d'une part, une hiérarchisation des catégories d'autre part. Face à ces situations, le locuteur doit opérer un choix de la langue à adopter dans tout échange linguistique. Car on ne parle pas la même langue selon les situations; ces dernières dépendent étroitement des relations entre locuteurs et allocutaires. On ne s'adresse donc pas de la même façon à son camarade, à son chef de service et à un étranger.

S'il est en dehors du lieu de service, l'employé de l'entreprise se comporte différemment dans son langage. La tendance est de vouloir mélanger les langues surtout le français et le kirundi, plus à l'extérieur qu'à l'intérieur du service. Une autre situation qui pourrait avoir une influence sur le comportement linguistique des locuteurs à travers l'usage du français c'est le statut social, qui n'est pas homogène pour tous les employés de l'usine.

[4] AMADO, G., GUITTET, A., *La dynamique des communications dans les groupes*, Atmand colin, Collection U. Paris 1975 p.4

I.2. Domaines de recherche de la socio-linguistique.

Il est à noter que les recherches sociolinguistiques peuvent se situer à deux grands niveaux : Le niveau microsociolinguistique et le niveau macro-sociolinguistique.

I.2.1. Le niveau microsociolinguistique

La microsociolinguistique est la branche de la sociolinguistique qui est proche de la linguistique. Ce niveau de recherche concerne l'analyse des échanges verbaux en vue d'y déceler la corrélation entre les faits linguistiques et les caractéristiques sociales qui les accompagnent.
"*C'est à ce niveau qu'on trouverait tous les questionnements en rapport avec le sujet parlant considéré comme le sujet social ; alternance codique expliquée par des stratégies discursives d'ordre social, construction de l'identité sociale du sujet par son discours dans l'interaction*".[5] C'est donc à ce niveau que le chercheur peut étudier l'interférence, le métissage linguistique, l'emprunt, le bilinguisme etc...

I.2.2. Le niveau macrosociolinguistique

Plus proche de la sociologie que de la linguistique, la macrosociolinguistique se propose d'examiner les attitudes des usagers envers leurs langues, la hiérarchie sociale et la constitution de la norme linguistique. Les questions qui relèvent de la macrosociolinguistique sont notamment celles qui concernent l'officialité, la nationalité, la véhicularité d'une variété linguistique.

---

[5] DUMONT, P./ MAURER, B., *sociolinguistique du français en Afrique francophone*, Vanves, Edicef 1995. P.136.

Elle examine également les régularités à grande échelle entre les langues et leur variété. Elle fait l'examen de statuts socio-politiques des langues et établit les relations entre les dialectes, les langues vernaculaires, les langues nationales. La macrosociolinguistique s'intéresse aussi aux zones d'influence d'une langue. Ainsi FISHMAN nous dit :

> "*La sociolinguistique est nécessairement intéressante pour les chercheurs qui s'occupent de déterminer les relations de rôles fonctionnellement différentes, existant au sein d'une communauté donnée. la microsociolinguistique pour sa part, s'intéresse à la mise en valeur de ces relations en montrant les différentes proportions de contacts personnels et transactionnels, au moyen de données fournies par la langue parlée*"[6]

En réalité, comme le disent DUMONT et MAURER macrosociolinguistique et microsociolinguistique "*ont souvent des préoccupations convergeantes et peuvent aborder les mêmes questions mais à un niveau différent*"[7]

Ainsi, notre étude se situe d'une part au niveau microsociolinguistique dans la mesure où on aura à étudier les phénomènes d'interférence, d'emprunt et de bilinguisme, d'autre part au niveau macrosociolinguistique puisqu'on va évoquer la question du statut sociopolitique et celle de l'officialité de la langue française. Nous étudierons aussi dans cette même perspective l'usage du français en examinant le comportement des locuteurs vis-à-vis de cette langue. Ce phénomène d'emprunt et d'interférence transparaît dès qu'un locuteur est bilingue.

---

[6] FISHMAN, J.A. *op. cit.* p. 60
[7] DUMONT, P./MAURER, B., *op. cit.* p. 136.

I.3. Le bilinguisme

Le mot « bilinguisme » suscite des controverses terminologiques. Certains le réservent pour désigner l'utilisation de deux langues, et distinguent les situations de bilinguisme, de trilinguisme, de quadrilinguisme et de plurilinguisme. D'autres auteurs, les plus nombreux, considèrent que toutes les questions touchant la présence de deux langues dans la société et chez l'individu sont applicables à trois, quatre, cinq langues ou plus, font de bilinguisme un emploi générique. Ainsi, le terme de bilinguisme s'emploie concurremment avec celui de plurilinguisme. Comme nous le lisons dans l'encyclopaedia universalis, ce terme est employé pour "*désigner toutes les situations qui entraînent l'usage généralement oral ou dans certains cas écrits, de deux ou plusieurs langues par un même locuteur ou par un groupe*"[8]

Quant à SIGUAN et MACKEY, ils nous proposent d'appeler bilingue "*la personne qui, en plus de sa première langue, possède une compétence comparable dans une autre langue et qui est capable d'utiliser l'une ou l'autre en toutes circonstances avec une efficacité semblable*"[9]

Comme ces auteurs continuent à le préciser, la définition proposée affirme que le bilingue possède deux systèmes linguistiques, mais insiste également sur le fait qu'il les maîtrise et les utilise de manière semblable et définit donc le bilinguisme par l'équilibre entre les deux systèmes.

---

[8] *Encyclopaedia Universalis*, Vol.13, p. 183.
[9] SIGUAM, M. et MACKEY, W.F. Education et Bilinguisme. UNESCO Delachaux et Niestle Paris, 1986 p.11

La question qui reste posée est celle de savoir si un bilingue parfait tel que définit ci-haut existe. Nous répondons à la question par la négative, car on peut certes dire que le bilingue a deux langues à sa disposition. Mais en fait, le plus souvent, ces deux langues ne sont pas maîtrisées de la même façon. Il y a nécessairement une langue qui est bien maîtrisée plus qu'une autre. Dans ce cas, on assiste à un conflit des deux systèmes linguistiques. Ceci aboutit à des interférences et à des emprunts.

Toutesfois, le bilinguisme possède des caractéristiques propres comme l'indépendance des codes, l'alternance et la traduction.

I.3.1. Caractéristiques du bilinguisme

I.3.1.1. L'Indépendace des codes

La possession de deux codes distincts, la possibilité d'utiliser l'un ou l'autre selon les circonstances, signifie que le bilingue sépare ces deux codes. Quant il utilise la langue A, il émet des sons, produit des mots et constitue des phrases selon les règles appartenant à cette langue. Avant d'émettre chaque son, de produire chaque parole ou de construire chaque phrase, le bilingue ne doit pas choisir parmi les possibilités que les deux systèmes lui offrent. Au contraire, il ne doit retenir que ceux du système qu'il est en train d'utiliser. Le bilingue évite tout recours à l'autre langue.

I.3.1.2. L'alternance

L'individu bilingue passe d'un système linguistique à un autre en fonction des changements des circonstances environnantes. Ainsi deux personnes qui parlent la langue A, mais connaissent aussi la langue B, peuvent passer automatiquement à la langue B dès qu'une personne qui ne connaît que cette langue se mèle à la conversation.

I.3.1.3. La traduction

La caractéristique la plus importante du bilingue c'est que non seulement il possède deux systèmes linguistiques distincts mais encore qu'il est capable d'exprimer les mêmes signifiés dans les deux systèmes. Il peut traduire un texte de la langue A à la langue B.

I.3.2. Le bilinguisme équilibré

L'acquisition de deux systèmes linguistiques différents fait naître de nouveaux concepts. Ainsi les psychologues et les psycholinguistes disent que le bilinguisme est équilibré quand ;

a) L'individu ne fait preuve d'aucune inhibition sociale dans son usage soit de l'une soit de l'autre langue dans des situations qui conviennent;
b) Il s'exprime dans les circonstances de la vie quotidienne tout aussi couramment, dans chaque langue, que ses semblables unilingues.
c) Son expression ne souffre systématiquement d'interférences ni phonétiques, ni syntaxiques, ni "culturelles"
d) Enfin, il se montre tout aussi sensible aux connotations à l'"effluve affectif" de la langue dans l'une comme dans l'autre.[10]

Après cette description du bilingue équilibré, nous pouvons nous poser la question de savoir si de tels individus existent réellement, d'autant plus que chez l'individu bilingue, il y a toujours des conflits au niveau des codes linguistiques à sa disposition.

[10] DE COSTER, S, *Aspect sociologiques du plurilinguisme Actes du 1er colloque AIMAV*, Bruxelles 23-25 septembre 1970, p.38.

I.3.3. Bilinguisme et diglossie

Le terme "diglossie" a été introduit par FERGUSON, surtout dans des situations stables où on reconnaissait deux ou plus de deux variétés linguistiques d'une même langue. Ces variétés sont utilisées par les mêmes locuteurs, mais dans les conditions différentes avec comme conséquences de voir une variété se hisser à un rang social supérieur et l'autre décliner au rang inférieur.

D'après l'anthropologue Maurice HOUIS, la diglossie est "*un trait occasionnel du discours chez les individus bilingues. C'est le fait dans une phrase, d'en exprimer certains arguments successivement dans la langue 1(maternellel) et dans la langue 2 (français)*"[11]

Une société est dite diglossique quand elle connaît deux langues pour ses communications internes. Elle se différencie du bilinguisme dans ce sens que celui-ci est individuel alors que la diglossie est sociale. On parle de personnes bilingues et de sociétés diglossiques. Ces cas se rencontrent fréquemment dans des pays où il existe des parlers régionaux à côté d'une langue commune à toute la population nationale.

I.4. Conséquences du bilinguisme

La mondialisation qui entraîne la libéralisation des échanges favorise les contacts des nations, par conséquent le contact des langues. Le contact des langues, selon WEINREICH inclut toute situation dans laquelle une présence simultanée de deux langues affecte le comportement langagier d'un individu. Le même auteur poursuit en disant que "*... deux ou plusieurs langues peuvent être dites en contact si elles sont employées alternativement par les mêmes locuteurs*"[12]

---

[11] HOUISS M., *Anthropologie linguistique d'Afrique noire*, Paris, PUF, 1971, p.172

[12] WEINREICH, V. cité par SHYRAMBERE (S) in *sociolinguistique du bilinguisme Kinyarwanda et français au Rwanda*, Paris, SELAF. 1978, p.140

Dans les centres à vocation urbaine comme Gihofi, où se trouve notre zone d'étude SOSUMO, on y rencontre plusieurs nationalités. Il est donc rare que le locuteur émette un discours homogène. A ce sujet, Marcel COHEN dit que :

> "*Le monolinguisme absolu n'existe pas, en ce sens que même les individus des sociétés qui n'ont qu'une langue ne se servent pas de cette langue à tous moments de la même manière, mais ont à leur disposition des nuances variées de leur langage, suivant les circonstances de leur vie sociale*"[13]

Ainsi les langues sont, à des degrés divers susceptibles d'emprunts ou d'interférences.

I.4.1. L'emprunt

Quand il y a un contact entre deux ou plusieurs langues, l'emprunt est un phénomène très fréquent. Quand est-ce qu'on peut dire qu'il y a emprunt ? Jean Louis CALVET nous donne la réponse :

> "*Il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possède pas; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes appelés emprunts*"[14]

Un emprunt est un mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire. Le terme emprunt est généralement limité au lexique, même si certains auteurs l'utilisent pour désigner l'emprunt de structure.

---

[13] COHEN, M. , *Matériau pour une sociologie du langage*, Paris, Maspero, II Vol., 1978, p.39
[14] CALVET, L.J. *Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974, p.88

Dans ce cas nous avons le phénomène de calque que nous développerons dans les lignes qui suivent. Lorsque l'emprunt est inconscient, il se confond avec l'interférence.

Grosjean distingue l'emprunt de langue et l'emprunt de parole. Le premier se situe au niveau de la communauté linguistique ou d'une langue normative, le second ne concerne que l'individu.[15]

L.J. Calvet nous donne deux systèmes d'emprunt qui sont possibles. "...un système d'emprunt vertical de la langue dominée à la (aux) langue(s) dominante(s), assez proche de ce qu'on baptise en linguistique « superstrat » ; trace d'une langue étrangère qui s'est superposée à la langue locale, mais n'a pas pu s'imposer et a disparu". C'est le cas de la langue allemande. Celle-ci n'a pas pu s'imposer au Burundi, mais des stigmates sont restés dans la langue nationale.
Nous donnerions les exemples de :

Ihera → heller → monnaie
Ishŭle → Schule → école
Intŏfanyi → cartopfela → pomme de terre
Ikabutura → capitula → culotte

Le deuxième système est *"...un système d'emprunt horizontal proche de l'adstrat : trace laissée sur une langue par une langue géographiquement voisine"*[16]

Dans notre pays, le kirundi a beaucoup de mots empruntés du swahili. Cette langue est celle de la Tanzanie et de la République Démocratique du Congo, pays voisins du Burundi.

---

[15] MOREAU, M-L. *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Mardaga, 1997, p.136.
[16] CALVET, L.J., op.cit., p..96

Nous donnerons pour exemples :

Umuzehe provient de mzee : vieux
Itara provient de taa : lampe
Icayi provient de chai : thé
Umukate provient de mukate : pain

I.4.2. Interférence linguistique, mélange des codes, alternance

Une autre conséquence du bilinguisme, c'est l'interférence. Beaucoup d'auteurs, dont notamment Martinet, se posent la question de savoir dans quelle mesure un individu peut-il être un bilingue équilibré? Pour Maurice Houis, "*il est rare que dans une situation de bilinguisme les deux termes soient parfaitement en équilibre. Ils s'accompagnent souvent d'une situation de conflit*"[17]

L'interférence est un phénomène qui apparaît chez un individu bilingue, tout comme le phénomène de l'emprunt. Ils sont d'ailleurs très proches l'un de l'autre. La seule différence, nous l'avons déjà vu, est que l'emprunt peut être conscient alors que l'interférence ne l'est pas. On peut considérer les calques et les mélanges de codes comme des interférences dans la mesure où ils sont produits inconsciemment.

Le calque est une forme linguistique causée par une interférence en situation de contact des langues. MOREAU nous dit que le calque est "*un mode d'emprunt d'un genre particulier : il y a emprunt du syntagme, ou de la forme étrangère avec traduction littérale de ses éléments. Le calque est une construction transposée d'une langue à l'autre*"[18].

[17] HOUIS, (M.), *op. cit*, p. 147
[18] MOREAU, M-L, *op. cit.*, p.131

Nous donnons l'exemple de :

Télévision → imboneshakure
Prendre un verre → gufata akarahuri
Se mettre à table → kuja kumeza
Malades du SIDA → abarwayi bă SIDÁ

Quant à l'expression de mélange de codes, elle est employée par les linguistes dans un sens très large, pour désigner tout type d'interaction entre deux ou plusieurs codes linguistiques différents dans une situation de contact des langues. Une telle définition englobe l'emprunt et l'alternance codique. Cette notion d'alternance codique ou alternance de langue peut se définir, selon GUMPERZ comme, "*la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages où le discours appartient à deux systèmes grammaticaux différents*"[19]. Voici des exemples constitués de segments français et kirundi.

- Ntiyaje parce que arwaye : "il n'est pas venu parce qu'il est malade"
- Pour moi, Ntakundi vyari kugenda
  "pour moi, il n'y avait pas d'autres alternatives
- Puisque mutampaye, ndigiriye
  "Puisque vous ne me donnez rien, je m'en vais"
- Publicité ya primus
  "publicité de la primus".

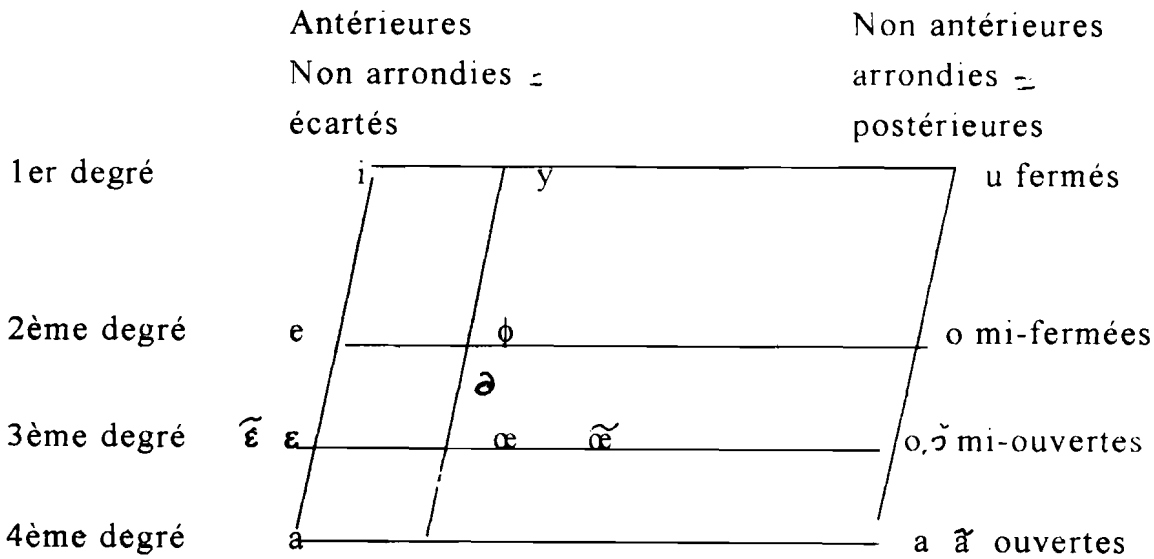
[19] GUMPERZ, J.J., cité par MOREAU M.L., *op.cit.*, p. 32.

I.5. Les manifestations linguistiques de l'interférence

Chaque fois qu'un locuteur se met à parler, il y a lieu de déceler des interférences à tous les niveaux de production linguistique. Elles peuvent se manifester au niveau tonal, rythmique, phonétique, phonémique, lexical, grammatical, syntaxique, socio-culturel, etc...

Avant de dire un mot sur ces différentes interférences, nous dressons d'abord un tableau phonologique de la langue française et du kirundi. Ce sont ces deux langues qui sont fréquemment en contact dans notre zone d'étude. Les locuteurs du français à la SOSUMO subissent des influences de la langue maternelle (le kirundi).

Tableau n°1 : Tableau phonologique du français [20] Système vocalique



Voyelles nasales [ɑ̃], [ɔ̃] , [ɛ̃], [œ̃]

Le système vocalique du français par rapport à celui du kirundi est exceptionnellement riche. On y compte seize voyelles. Ces voyelles

[20] LANDERCY et RENARD, *éléments de phonétique*, Didier, Bruxelles 1977, p. 84.

sont articulées avec beacoup de précision et avec une grande tension des organes.

Les voyelles du français se répartissent nettement en deux classes. Nous avons d'une part les voyelles orales et de l'autre les voyelles nasales. Les premières sont au nombre de douze. Ce sont notamment : i, e, ɛ, , a, , o, u ɸ, œ, y , ə

Pour produire ces voyelles orales, l'émission ne met en jeu que deux résonnateurs : le voile du palais relevé empêche en effet l'air de sortir par les fosses nasales. Au contraire, dans le cas des voyelles nasales s( ) le voile du palais reste abaissé, une partie de l'air sort par les fosses nasales.

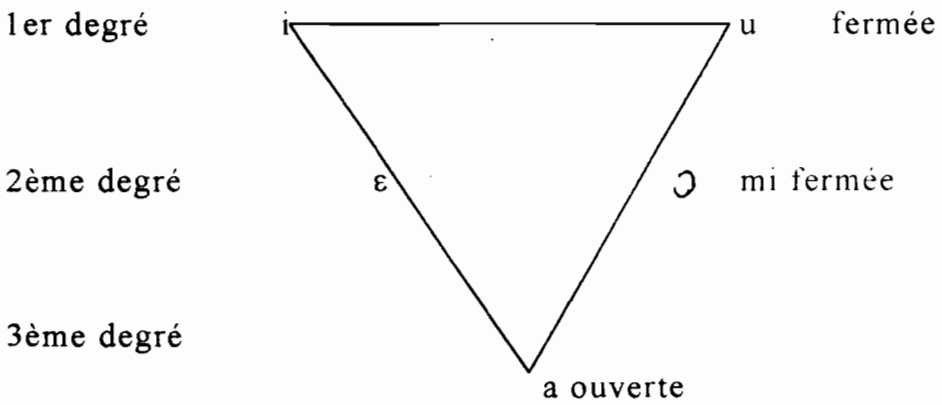
Tableau n°2 : Système consonantique

Lieu d'aritcu-Lation / Mode D'articulation	Bila-biale	Labio-dentaie	Dentale	Alvéol aire	Palatale	Vélaire	uvulaire
occlusives	p.b.		t,d.			k,g.	
Fricatives		f,v.		s/z	ʃ/ʒ		
Nasales	m		n		ɲ		
Latérales				l			
Vibrantes				r			R
Semi-voyelles	w/y				ɥ/j	w	

Comme les voyelles, les consonnes du français sont articulées avec une grande tension des organes. Le français présente une opposition nette entre sourdes (p, t, k, f,ʃ; s) et sonores (b, d, g, v,ʒ ,) ainsi qu'entre les nasales (m, n,ɲ) et les orales (p, b, t, d, k, g, f, v, z,ʒ , j, L, R, S, Z, Y, W, r)

Tableau n°3 : Système phonologique du kirundi

Triange vocalique[21]



Nous remarquons qu'en kirundi, nous n'avons pas de voyelles nasales comme en français. Toutes les voyelles sont orales.

[21] NDAYISHINGUJE, P. Cité par MUKANKUSI J., *Etude sociolinguistique du français dans la ville de Bujumbura*, Mémoire, U.B., 1990, p.

Tableau n°4 : Tableau consonantique du kirundi[22]

Lieu d'articulation / Mode D'articulation	Bila-biale	Labio-dentale	Dentale	Alvéolaire	Palatale	Vélaire	uvulaire
occlusives	p.b.β		t.d.			k.g	
Nasales	m		n		ɲ	ŋ	
Fricatives		f/v.		s/z	ʃ/ʒ		
Vibrantes				r			
Afriquées		pf		ts	tʃ		
Continues	w				y		ɦ

I.5.1. Interférences tonales et rythmiques

Le kirundi est une langue à tons. Ces derniers peuvent donner un sens différent à une suite identique de phonèmes.
Pour le kirundi, nous donnerons l'exemple de :

Inkokó : poule intoré : bouchée de pâte
Inkōko : corbeille intore : aubergines

Chaque langue a son rythme, sa musicalité et son accentuation. Nous savons aussi que le français est une langue caractérisée par la tension musculaire et la richesse des voyelles. Ce double caractère de richesse et de tension confère au français sa musicalité propre. Un locuteur burundais habitué à une langue à tons aura tendance à mettre des tons en français là où il n'y en a pas.

[22] NDAYISHINGUJE, P., cité par MUKANKUSI, J., *op.cit.*, p.

I.5.2. Interférences phonétiques

Sachant qu'il existe cinq voyelles en kirundi et seize en français, le locuteur burundais aura des difficultés à apprendre les onze voyelles inconnues. Il commettra des erreurs de prononciation car il aura tendance à remplacer un phonème par celui qui est le plus proche de sa langue maternelle.

Ainsi le/u/français devient I [y] ⟶ [i]
Le "eu" devient "e" [ϕ] ⟶ [e]

"pur" sera prononcé [pir]
"creux" sera prononcé [kre]

Nous savons aussi que toutes les voyelles du kirundi sont orales, il n'existe pas de nasales. Alors le Burundais aura tendance à dénasaliser là où on devrait nasaliser

Ainsi "rang" devient [ra] [rɑ̃] ⟶ [ra]
"fin" deviendra fait [fɛ̃] [fɛ]

Dans ces exemples, il y a mauvaise prononciation. Malheureusement le mot mal prononcé par le locuteur burundais existe en français avec un autre sens. La conséquence est que dans une situation de communication, il peut y avoir un risque de confusion.

Le français présente aussi une particularité dans l'articulation des sons l et R (ou r) : quand celles-ci suivent une autre consonne à la fin d'un mot ou d'un groupe de mots, dans des groupes comme "quatre", peuple", "lièvre", "cèdre", elles ne sont pas sonorisées mais seulement chuchotées. Dans de telles conditions, un mot comme "noble" n'a phonétiquement qu'une seule syllabe en français moderne.

Le Burundais aura tendance à mettre une voyelle comme il aura toujours tendance à glisser une voyelle d'appui dans les groupes consonnatiques absents en kirundi.

Ainsi "quatre" sera prononcé [katere]
"cèdre" sera prononcé [sedele]

I.5.3. Les interférences grammaticales

Selon WEINREICH, "*une interférence grammaticale a lieu lorsque les modalités d'ordre d'accord, de sélection et de modification automatique appartenant au système de la langue S sont appliquées à des segments à peu près équivalents de la langue C, sans en respecter les normes ou quand les modalités grammaticales obligatoires de C sont omises , fautes de modèle équivalents dans S*"[23]

Nous avons un système d'accord du français qui ne correspond pas à celui du kirundi. Ainsi un locuteur burundais aura tendance à confondre les genres et hésitera entre :

- un homme ou une homme
- un parapluie ou une parapluie
- un incendie ou une incendie

Le kirundi n'a pas de catégories grammaticales du genre. Il n'existe pas non plus d'accord en genre des déterminants du substantif, comme il en existe en français. Citons aussi l'exemple des verbes "forgés" à partir du français par un locuteur burundais. Ces verbes doivent respecter la morphologie des verbes du kirundi.
Ex: guterefona

[23] WEINREICH, V. cité par SHYIRAMBERE, S., *op. cit.*, p. 456

Ce verbe est d'origine française. Il se conjugue comme le verbe du kirundi par l'adjonction de l'affixe verbal "ku" et la terminaison - a du verbe du kirundi à l'infinitif.

Les emprunts qui proviennent du français reçoivent un morphème classificateur du kirundi qui les intègre dans une classe d'accord déterminé.

Ex : planton ⟶ umuparanto ⟶ abaparanto
Umu : classe 1, marque du singulier
Aba : classe 2, marque du pluriel

I.5.4. Interférences lexicales

Un mot d'une langue donnée ne recouvre jamais exactement le même sens que le mot d'une autre langue. Cela signifie qu'une traduction fidèle n'est pas possible.

Nous lisons dans l'Encyclopedia universalis que

> "*Les inventaires lexicaux de langues différentes ne correspondent que partiellement, les équivalents adéquats étant d'autant moins nombreux que la distance culturelle est importante*"[24]

Le français et le kirundi sont deux langues dont la distance, du point de vue culturel, est importante. Ce qui explique la rareté des équivalents adéquats . Voici quelques exemples d'interférences lexicales.

[24] *Encyclopedia Universalis*, Editeur à Paris, 1981, p. 184.

Mot initial du français		emprunt
[Plɑ̃tɔ̃	] : planton	umupalanto
[Sɔʃœʀ	] : chauffeur	umushoferi
[Direktœʀ	]: Directeur	deregiteri

Précisons aussi que le kirundi possède des mots qui suscitent des confusions quant à leurs équivalents en français. Ainsi, le français distingue "hier" et "demain", le kirundi à un seul mot "ejo" et on entendra des phrases incorrectes comme : "je viendrais hier" au lieu de "je viendrai demain"

De même les verbes français "connaître" et "savoir" ont des sens voisins, mais ils s'emploient dans des contextes différents. En kirundi, on utilise le seul verbe "kumenya". Un burundais utilisera concurremment "connaître" et "savoir" l'un à la place de l'autre. "je ne sais pas cet homme "pour "je ne connais pas cet homme".

Dans le chapitre précédent, nous avons donné les différentes définitions des concepts clés en rapport avec la sociolinguistique. Nous venons aussi d'esquisser des différentes manifestations linguistiques de l'interférence. Il reste à nous interroger sur le champ d'action du français dans la vie quotidienne. Nous allons relever les domaines d'emploi concurrentiel entre le français et les autres langues.

I. 6. Les différents domaines d'usage du français

Au Burundi, le français est une langue seconde et étrangère. Cependant, elle bénéficie de plusieurs faveurs. Elle cohabite avec la langue nationale quant aux différents emplois quotidiens. Elle acquiert le statut de langue officielle.

Moreau nous dit qu'"*on ne peut définir la langue officielle qu'en rapport avec un certain développement des fonctions administratives et étatiques, et dans certains cas, notamment celui des pays nouvellement indépendants, en rapport avec la défintion de la langue nationale par l'Etat, pour que, justement, le choix d'une"langue officielle se pose*"[25]

Le français est donc sollicité dans plusieurs domaines.

I.6.1. Le français dans la vie politique

En politique, le français est la langue des discours de portée internationale. Aussi, les dirigeants recourent à la langue française quand ils sont devant un public des intellectuels. Toutefois, pour s'adresser à la population ils recourent le kirundi.

I.6.2. Le français dans l'administration

Dans l'administration, le français est encore en haut de la pyramide pour les usages écrits. Les correspondances sont faites en langue française même quand elles s'adressent à des personnes qui ne connaissent pas cette langue. Les circulaires, les notes de service sont écrits en français dans la plupart des services.
Les lettres de demande d'emploi sont rédigées en français. Cette langue est donc un marche-pied vers l'emploi. Pour toute proposition du travail, la pratique du français constitue un critère de choix et cela quel que soit l'emploi. Nous pouvons dire que le français constitue un moyen d'émancipation et d'épanouissement individuel.

---

[25] MOREAU M.L., OP.cit., p. 136

I. 6. 3. Le français dans l'éducation

Dans le domaine de l'éducation, le français est à la fois médium de l'enseignement et matière enseignée. Il est la langue enseignée de la première à la quatrième année primaire et langue d'enseignement à partir de la cinquième primaire.

A partir de l'école secondaire, tous les cours se donnent en français sauf le kirundi et l'anglais. Depuis la septième année, l'élève suit des cours intensifs de langue française comme nous le montre le tableau de grille horaire du cours de français à l'école secondaire.

Tableau n°5 : Enseignement général : nombres d'heures de français par semaine[26]

Section Classe	Tronc commun	Lettres modernes	Scientifiques	LP
7ème	10			
8ème	8			
9ème	7			
10ème	7			
3LM		8		
2è LM		8		
1è LM		8		
3è LM			4	
2è LM			4	
1ère SC			4	
1ère LP				3
2ème LP				3
3ème LP				3
4ème LP				3

Ce tableau nous montre que le cours de français prend le devant de la scène par rapport aux autres cours, surtout dans le tronc commun et dans la section lettres modernes. Cette prépondérance tient compte de l'objectif général du cours de français. En effet, l'enseignement du français selon l'esprit du programme doit donner à tous les élèves "la capacité de communiquer et de s'exprimer avec aisance et liberté oralement et par écrit dans la langue française d'aujourd'hui"[27]

[26] BEPES,.Programme de français 1990 p.4
[27] Item.

Tableau n°6 : Enseignement technique: volume horaire du français par semaine (niveau A2)[28]

ECOLES	1ère année	2è année	3è année	4è année
Ecole sociale	4	3	3	2
ENEFA Kibumbu	4	3	3	3
ETP Gitega	4	3	1	-
ETG MUTUMBA	5	4	4	-
ETSA Gitega	5	4	3	-
ETS Kamenge:				
- Mécanique générale	4	3	2	-
- Electromécanique + El. Industrielle	3	3	2	-
-Electronique	3	3	2	-
ESTA : Gestion	5	4	4	-
Juridique	5	5	4	-
Secrétariat	5	6	6	-
Administration	5	5	4	-

Tableau n°7 : Grille horaire Niveau A3 [29]

ECOLES	1ère année	2è année	3è année	4è année
ETM et ETS Kamenge	5	4	3	2
ETMM Bubanza	4	3	2	-
ESTA : Secrétariat	6	6	-	-
Comptabilité	6	5	-	-

[28] BEET, Programme de français, Niveaux: A4, A3 et A2 , septembre 1990 p.48.
[29] Programme de français Niveaux A4, A3, et A2

D'après ces deux tableaux, nous constatons que dans l'enseignement technique, le cours de français n'a pas une charge horaire aussi importante que dans l'enseignement général. Ceci relève des objectifs de finalité de chaque type d'enseignement.

En effet, la finalité de l'enseignement de français dans les écoles techniques est d'entraîner l'élève entre autres à :

"- s'exprimer et à communiquer, oralement et par écrit de façon correcte et aisée. Ceci revient à dire que à l'issue de sa formation l'élève devra être capable de communiquer couramment en français usuel, c'est-à-dire recevoir, intégrer, exprimer, produire tout type de message non technique oral ou écrit.

- Pratiquer le langage de sa spécialité, c'est-à-dire recevoir, intégrer, exprimer, produire tout type de message technique oralement ou par écrit"[30]

I.6.4. Le français dans le domaine économique

Dans ce domaine, nous parlons du français dans son usage commercial. Nous mentionnons la publicité commerciale des produits. La plupart des textes accompagnant les produits de consommation sont rédigés en français. De même pour faire connaître un produit, des affichages publics sont aussi utilisés. On trouvera des réclames, des enseignes commerciales rédigés en français sur les murs de magasins.

[30] BEET septembre 1990, p. 27.

I.6.5. Le français dans l'information

Le français est beaucoup sollicité dans la presse orale et écrite. La radio et la télévision sont des exemples sans équivoque. Sur la deuxième chaîne internationale, réservée aux langues étrangères, le français à une grille horaire très importante. En effet, la radio burundaise consacre un certain nombre d'heures au kiswahili. L'anglais a aussi une charge horaire moins importante. D'après l'enquête menée par Aline BITAGOYE[31], Cinq émissions en langue anglaise sont programmées par semaine. Chacune des émissions dure une heure de temps. Le journal passe trois fois par jour. Toutes les séances qui restent sont réservées au français.

La télévision, quant à elle, ne diffuse plus d'émissions en anglais. Actuellement, à la télévision, toutes les émissions sont transmises soit en français, soit en kirundi, ou en kiswahili.

Après avoir relevé les domaines d'intervention du français, nous exposons maintenant l'outil d'investigation qui nous a permis d'aboutir aux résultats de notre recherche.

I.7. Methode de travail

Le présent chapitre a pour objectif d'expliquer le choix de l'instrument de travail, ainsi que de montrer en bref la méthode ou les méthodes que nous avons utilisée(s) pour recueillir les informations nécessaires à la réalisation de ce travail de recherche.

---

[31] BITAGOYE Aline, *Etude synchronique de la situation de l'anglais à Bujumbura et de son usage dans l'import-Export Burundais. Essais d'analyse et d'interprétation sociolinguistique*, Mémoire, 1999, p.29.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas prétendre faire un travail de recherche en sociolinguistique sans nous rendre sur le terrain. Pour cela, une enquête sur le terrain a été nécessaire.

En effet, pour mener une enquête, trois méthodes sont généralement utilisées :

1. L'interview qui consiste en un échange oral où l'on doit recueillir les informations relatives au travail à effectuer.
2. L'observation passive ou active appelée' aussi participante
3. Le questionnaire.

Chaque méthode a son importance et ses mérites. Il serait erroné de vouloir les hiérarchiser, car il n'y a pas un instrument qui soit plus efficace que l'autre.

Pour notre travail, la méthode du questionnaire écrit essentiellement nous a été d'un grand apport. Nous nous sommes également fait aider des autres méthodes d'investigation en sciences sociales, particulièrement l'interview et l'entretien.

Notre choix a porté sur le questionnaire pour la simple raison qu'il répond à la nécessité de toucher un plus grand nombre de répondants soumis dans les mêmes conditions dans un temps relativement court et avec des moyens financiers reduits. Il facilite aussi le traitement statistique. C'est ce que nous dit Roger DAVAL :

"La méthode par questionnaire risque de provoquer des réponses stéréotypées, mais elle minimise le risque d'erreur d'interprétation par l'interviewé. Elle n'atteint que la réponse manifeste, mais elle se prête au traitement statistique avec beaucoup de rigueur, car le questionnaire peut être assimilé à un test auquel tous les sujets de la population sont soumis dans les mêmes conditions"[32]

Ensuite, le questionnaire semble mieux disposer les "intellectuels" que l'entretien orale, surtout quand il s'agit de s'exprimer sur des faits personnels, de sentiments intimes, des comportements vis-à-vis des autres. Ainsi nous rejoignons l'avis d'ALBOU, quand il nous révèle ce que signifie « questionner un individu. »

"C'est chercher à obtenir des renseignements sur ce qu'il sait, sur ce qu'il fait ou compte faire, ce qu'il pense ou ressent c'est-à-dire croit, espère, admire, redoute ou blâme et avec quelle intensité, et enfin quelle explication il donne lui-même de son comportement"[33]

Dans notre démarche méthodologique, nous nous proposons de respecter le schéma théorique sur lequel repose la pratique des enquêtes par questionnaire . Ce schéma, nous le tirons de l'oeuvre de Claude JAVEAU.

"1. Pour étudier un problème, il est judicieux d'interroger les individus que ce problème est sensé concerner; il y a donc présomption d'implication de ce problème et de compétences pour en traiter chez tous ces individus.

---

[32] DAVAL (R), *Traité de psychologie sociale*, Paris, PUF, V1 p.190.
[33] ALBOU, P., Les *Questionnaires psychologiques*, Paris, P.UF. 1973, P. 29.

2. Des informations intéressantes et significatives peuvent être recueillies auprès de ces individus si on leur pose des questions appropriées dont ils sont capables de saisir le sens, et auxquelles ils sont aptes à répondre sur le champ.

3. L'ensemble des individus concernés par le problèmes peut être valablement représenté par une fraction souvent très faible, de cet ensemble, appelé échantillon et choisie en fonction de la distribution statistique d'un nombre limité de critères choisis en fonction de leur degré de caractérisation supposé très élevé.

4. *La condensation des réponses obtenues dans des tableaux simplifiés de fréquence qui permet la mise en évidence de tendances majoritaires de reprises*".[34]

Nous avons mis en pratique autant que faire se peut toutes ces étapes, mais nous n'en sommes pas resté esclave.

Dans le souci de récolter de riches informations suffisantes nous avons eu recours aux différents types de questions. Ainsi, on distingue généralement les questions fermées, les questions ouvertes et les questions préformées ou "cafétéria". Selon ALBOU[35], les questions fermées sont celles pour lesquelles tous les types de réponses admissibles sont fixés par le questionnaire, tandis que les questions ouvertes laissent le sujet libre de construire sa réponse sans l'obliger à se référer à des "sous-classes" contenues dans la question. Ici les réponses ne sont pas prévues et l'enquêté est libre de s'exprimer comme il veut.

[34] JAVEAU, C., *L'enquête par questionnaire*, 3è éd. Revue, Edition de l'université de Bruxelles, 1982, p. 138.
[35] ALBOU, P., *op. cit.*, p.30

Quant aux questions "cafétéria", elles sont structurées de manière que les principales réponses sont prévues tout en laissant au sujet interrogé d'ajouter des réponses libres. Elles sont aussi appelées semi-ouvertes, semi-fermées ou préformées.

En effet, les questions fermées se comprennent facilement et on peut y répondre aisément. L'unité de forme facilite le dépouillement.
Les questions ouvertes pallient les lacunes des questions fermées car dans les questions fermées, l'interrogé ne s'exprime pas. Ce qui fait que les questions ouvertes aident à recueillir des renseignements sur des problèmes délicats. Quant aux questions "caféteria", elles facilitent le dépouillement, étant donné qu'un grand nombre de réponses sont déjà prévues.

I.7.1. Détermination de l'échantillon

Dans une recherche à caractère scientifique portant sur la découverte des opinions, des attitudes, des comportements dans un domaine déterminé, il est nécessaire de se demander l'univers à explorer et le type d'échantillon à prélever.

L'Univers de l'enquête.

D'après MUCCHIELLI R. , l'univers d'enquête est "l'ensemble du groupe humain concerné par les objectifs de l'enquête. C'est dans cet univers que sera découpé l'échantillon. L'univers est appelé aussi « la population de l'enquête »[36]

Dans le cas du présent travail, l'univers d'enquête sera constitué par l'ensemble des gens qui travaillent à la SOSUMO.

---

[36] MUCCHIELLI, R. *Le questionnaire dans l'enquête psycho-sociale connaissance du problème. Application pratique*, Paris, E.S.F. 5ème éd. Revue et augmentée 1973 p.13.

Ainsi une fois l'univers de l'enquête défini, il nous faudra déterminer les caractéristiques objectives qui nous faciliteront la fixation de l'échantillon, c'est-à-dire la généralisation ultérieure à l'ensemble de l'univers de l'enquête des résultats obtenus.

I.7.2. Echantillonnage

Construire un échantillon, nous dit MUCCHIELLI, c'est "limiter l'enquête à un petit nombre de personnes (une sur 10, ou une sur 20, ou une sur 200, une sur 2000 etc) qui formera l'échantillon à l'intérieur de la population, telle qu'elle aura été définie antérieurement"[37]. Nous avons déjà dit que notre univers d'enquête est constitué par l'ensemble des personnes qui travaillent à la SOSUMO. Cette entreprise emploie une main-d'oeuvre qui a majoritairement, une formation post-primaire formée à la SOSUMO. Ce sont, soit des jeunes ayant échoué les études secondaires que la SOSUMO récupère, soit alors des lauréats de l'enseignement technique. Ceux-là représentent un pourcentage élevé de cette population (plus de 80%).

Le niveau primaire, de même que le niveau supérieur sont faiblement représentés. Pour les premiers, ce sont surtout les plantons, les agents de la sécurité et beaucoup d'autres employés des services généraux. Le cas des seconds concerne exclusivement les cadres, depuis l'administrateur directeur général jusqu'aux chefs des services. Ceux-là sont des diplômés des études supérieures mais ils sont peu nombreux. Il nous est pratiquement impossible de toucher tout ce monde, seulement, nous veillerons à ce que toutes ces catégories ci-haut citées soient représentées dans notre échantillon. L'essentiel étant d'avoir des résultats pouvant être généralisés à l'ensemble de la population.

[37] MUCCHIELLI A., *op. cit.*, p.17.

II. PRESENTATION DES RESULTATS DE L'ENQUETE

II.1. La cité de la SOSUMO

L'installation d'une usine aussi importante que celle de la SOSUMO loin des grandes agglomérations devait poser des problèmes de taille en matière de logement des ouvriers. C'est ainsi qu'un grand village de 481 maisons a été construit pour héberger les travailleurs toutes catégories confondues.

L'agglomération de Gihofi est subdivisée en cinq ensembles.

Le premier ensemble est celui composé de l'usine et de ses annexes tels que les bureaux qui abritent les serivces administratifs, les magasins pour le stockage et le garage pour le park des engins.
Le second ensemble est constitué par le quartier dit "Base-vie". Il est le premier né à Gihofi. Il avait été construit pour loger les Blancs lors de la prise de terrain avant le montage de l'usine. Aujourd'hui, il abrite les célibataires qui n'ont pas trouvé de place au quartier des cadres. Tous ces deux ensembles se trouvent agglomérés du côté droit de la route Rutana-Gihofi.

Le troisième ensemble est le "quartier Nord". Il est exclusivement réservé aux cadres supérieurs. Il s'agit du Directeur Général, au directeur de département, et de quelques chefs de service. Ce quartier est composé de vingt-et-une maisons réparties en trois catégories : A , B et C. C'est au sein de ces trois catégories que l'on trouve le bâtiment récréatif dénommé "paillotte" avec à côté un espace vert où l'on trouve un équipement de loisir tel que le terrain de tennis, une piscine etc.

En quatrième position, il y a le « quartier sud » habité par les cadres moyens et les techniciens qualifiés. Ces maisons sont de type D, E et F. Le type D est plus coûteux et plus équipé que les types E et F.

S'agissant des ouvriers, ils sont hebergés dans les maisons de type F. C'est ce regroupement F qui est le dernier en qualité parce qu'il est composé d'une seule chambre à porte indépendante, sans eau ni électricité.

En dernier lieu vient le quartier dit « swahili ». C'est un alignement de quelques maisons, boutiques et bars où la main d'œuvre et la population des environs viennent étancher leur soif après les heures de service.

Ainsi tous les travailleurs permanents ont droit à une habitation de l'entreprise. Ces habitations sont réparties en un certain nombre de types, de dimensions et de plans différents. Précisons ici que les services du personnel procèdent à l'attribution de ces maisons sur base de classification des travailleurs en fonction du barème des salaires et de leur ancienneté.

II.2. L'enquête

Dans notre démarche méthodologique, nous avons opté, pour mener à bon port notre recherche, pour le questionnaire.

L'enquête s'est déroulée dans la cité SOSUMO.

Questionnaire d'enquête

I. Identification

Lieu de résidence.....
Nationalité.....
Niveau d'instruction.....
Age.....
Sexe.....

Questionnaire

II. Compétence lingustique

1. Connaissez-vous le français ?
   Oui
   Non
   Un peu
2. Aimeriez-vous l'améliorer ? pouquoi ?
3. Lisez-vous le français ? pourquoi ?
   Si oui, quel genre de lecture ?

- Roman
- Revues
- Journaux
- Autres(préciser)

4. Ecrivez-vous le français ?
   Oui
   Non
   Pourquoi ?

5. Lorsque vous voulez bien exprimer vos idées ou vos sentiments, vous écrivez dans quelle lanque ?
   français
   kirundi
   Autres langues (préciser)

III. Usage des langues

1. Quelle est l'endroit où vous êtes obligé de parler le français ?
   a) à la maison
   b) au bureau
   c) au service
   d) au bistrot
   e) dans une réunion de cadres
   f) autres endroits (préciser)
2. Dans quelles circonstances êtes-vous obligé d'écrire uniquement en français ?
3. Quelle est la langue que vous utilisez en général lorsque vous vous adressez à un inconnu ?

- français
- kirundi
- Autre langue (laquelle)
  Justifier votre réponse.

IV. Métissage linguistique

1. Votre connaissance du français vous permet-elle de tout dire sans recourir à d'autre langues ?
   Oui
   Non

2. Vous arrive-t-il de mélanger les langues ?
   Oui
   Non
   Pourquoi ?
3. Quand vous vous exprimez en français à l'écrit ou à l'oral, vous arrive-t-il de recourir au kirundi ou à une autre langue ?
   Pourquoi ?

V. Connotation sociolinguistique

1. Pour vous, connaître la langue française est :
   Très important
   Assez important
   Peu important
   Pas important
   Expliquez votre position
2. Aimeriez-vous que vos enfants parlent le français même en dehors des enceintes scolaires ?
   Oui
   Non
   Pourquoi ?
3. Que pensez-vous des gens qui parlent souvent le français ?
4. Souhaiteriez-vous qu'il y ait à la SOSUMO une école où l'enseignement est dispensé uniquement en français ?
   Oui
   Non
   Pourquoi ?
5. Si vous ne devriez apprendre qu'une seule langue, laquelle choisiriez-vous ?
   Pourquoi ?

VI. Le français dans la vie culturelle

Guide d'entretien avec le responsable du CLAC (centre de lecture et d'animation culturelle) SOSUMO.

1. Avez-vous des fiches pour enregistrer les lecteurs ?
2. Quelle est la catégorie des gens qui fréquentent souvent votre bibliothèque ?
3. Quelles sont les lectures préférées par les habitants de la SOSUMO ?
4. Existe-t-il à la SOSUMO une salle pour la représentation des pièces de théâtre?
5. Quelles sont les chaînes de radio les plus écoutées ?

Présentation des résultats de l'enquête

Identification

Tableau n° 8: Profil des enquêtés selon les lieux de résidence

Niveau d'instruction	Nombre d''enquêtés	A	B	C	D	E	F	Ailleurs
Primaire	10						100%	
Secondaire général	11				54,5 %	45,5 %		
Secondaire technique	19				52,6 %	47,3 %		
Supérieur	5			20%	80%			

Tableau n° 9 : Profil des enquêtés selon la nationalité

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Nationalité burundaise	Etrangère
Primaire	10	100%	0%
Secondaire général	11	100%	0%
Secondaire technique	19	89,5%	10,5%
Supérieur	5	100%	0%

Tableau n° : 10 Profil des enquêtés selon l'âge

Niveau d'instruction	Nombre d''enquêtés	Moins de 20 ans	20-29	30-39	40-49	Plus de 50 ans
Primaire	10	40%	50%	10%		
Seconaire général	11		45,4%	54,5%		
Secondaire technique	19		57,8%	42,1%		
Supérieur	5			80%	20%	

Tableau n° 11: Le niveau en français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Insuffisant	Assez bon	Très bon
Primaire	10	100%	0%	0%
Secondaire général	11	27,2%	72;7%	0%
Secondaire technique	19	47,3%	52,6%	0%
Supérieur	5	0%	20%	80%

Compétence linguistique

Tablau n° 12: Désir d'améliorer le français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Oui	Non	Sans réponse
Primaire	10	100%	0%	
Secondaire général	11	90,9%	9,09%	
Secondaire technique	19	52,6%	26,3%	21,05%
Supéirieur	5	60%	40%	

Les raisons avancées sont les suivantes :

- pour que je puisse mieux parler et écrire le français
- parce que c'est une langue de communication
- parce que si j'améliore le français, j'améliore aussi mes connaissances
- je voudrais l'améliorer parce que la langue évolue dans le temps et s'enrichit.

Tableau n° 13: Lecture du français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Lisent	Ne lisent pas
Primaire	10	20%	80%
Secondaire général	11	63,6%	36,3%
Secondaire technique	19	57,8%	42,1%
Supérieur	5	80%	20%

Les raisons qui poussent les enquêtés à lire sont :

- pour ne pas oublier le français
- pour m'enrichir avec le nouveau vocabulaire français
- je lis le français pour me cultiver davantage et pour m'informer de ce qui se passe dans le monde. Je lis donc pour trouver une formation
- je lis pour le plaisir.

Tableau n°14 : Genre de lecture

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Romans	Revues	journaux	autres	Sans réponse
Primaire	10			60%		40%
Secondaire général	11	45,4%	27,2%	45,4%	36,3%	
Secondaire technique	19	26%	10,5%	42,1%	21,%%	
Supérieur	5	80%	100%	100%	60%	

Tableau n° 15: Orthographe en français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Oui	Non
Primaire	10	30%	70%
Secondaire général	11	100%	0%
Secondaire technique	19	100%	0%
Supérieur	5	100%	0%

Les raisons avancées :

- pour ne pas oublier à écrire le français
- parce que je fais des rapports de service mais aussi lorsque j'ai besoin de dresser une correspondance à quelqu'un
- non, mon travail ne me le permet pas.

Tableau n°16 : Langue utilisée à l'écrit pour exprimer les sentiments ou les idées

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	français	kirundi	français-kirundi	Autres langues
Primaire	10		100%		
Secondaire général	11	54,5%	36,3%	45,4%	
Secondaire technique	19	31,5%	52,5%	36,8%	5,2%%
Supérieur	5	100%	100%	80%	

Tableau n°17 : Langue utilisée à l'oral pour exprimer des sentiments ou les idées

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	français	kirundi	français-kirundi	Autres langues
Primaire	10				
Secondaire général	11	54,5%	100%	72,7%	
Secondaire technique	19	52,6%	94,7%	78,9%	10,4%
Supérieur	5	100%	100%	100%	

Les justifications données par quelques enquêtés sont :

- j'utilise le français quand je suis avec un locuteur du français si non c'est le kirundi ou le mélange des deux quand je suis avec mes collègues.
- Je mélange souvent les langues pour faire ressortir mes idées

Usages des langues

Tableau n°18: Usage du français dans quelques milieux sociaux

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	A la maison	Au bureau	Au service	Au bistrot	Dans une réunion des cadres	Ailleurs
Primaire	10	20%	0%	10%	20%	-	-
Secondaire général	11	36,3%	27,2%	27,2%	36,7%	-	
Secondaire technique	19	26,3%	15,7%	36,8%	42,5%	-	
Supérieur	5	60%	80%	80%	40%	100%	

Tableau N°19: La langue utilisée face à un inconnu.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	français	kirundi	Autres langes	
				Kiswahili	Anglais
Primaire	10	20%	80%	20%	0%
Secondaire général	11	54,5%	27,2%	18,1%	27,2%
Secondaire technique	19	57,8%	21%	21%	10,5%
Supérieur	5	80%	80%	20%	60%

Le choix d'une langue à utiliser face à un inconnu dépend de la langue de cet inconnu. S'il ne parle que kirundi on lui parlera kirundi. S'il ne connaît que le français , ce dernier sera privilegié.

Ainsi les justifications des enquêtés sont les suivantes :

- j'utilise le français s'il s'agit de quelqu'un qui ne connaît pas le kirundi
- j'utilise le kirundi, si l'inconnu ne parle que cela
- français ou anglais selon qu'il s'agit d'un francophone ou d'un anglophone. J'utilise aussi le swahili, s'il s'agit d'un swahiliphone.
- Maîtrisant aussi cette langue.
- Si l'inconnu est un murundi, j'utilise le kirundi.

A la question de savoir les circonstances dans lesquelles les enquêtes sont obligés d'écrire uniquement en français, les réponses données sont les suivantes :

- je suis obligé d'écrire le français quand je suis au service. Aussi je l'utilise quand j'écris une lettre à un ami qui maîtrise cette langue.
- Quand vous devez répondre à quelqu'un qui vous a écrit en français
- Lorsqu'il s'agit des lettres officielles. En bref tout ce qui est officiel.
- Dans des rapports ou dans des lettres administratives
- Quand je veux m'adresser à celui qui ne connaît que le français.

Tableau n° 20: La langue préférée dans la rédaction des lettres officielles.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	français	kirundi	Autres langues
Primaire	10	80%	60%	
Secondaire général	11	100%	0%	
Secondaire technique	19	100%	0%	
Supérieur	5	100%	20%	

La langue préférée dans la rédaction des lettres officielles dépend du destinataire. Voici la justification de nos informateurs :

- on peut utiliser le français ou le kirundi, ça dépend de celui à qui on s'adresse
- généralement, toutes les correspondances officielles se font en français mais si un agent dresse une correspondance en kirundi, je dois lui répondre en kirundi.

Tableau n°21: la langue préférée dans la rédaction des lettres privées.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	français	kirundi	Autres langues
Primaire	10	80%	100%	-
Secondaire général	11	63,6%	54,5%	-
Secondaire technique	19	63,1%	52,6%	-
Supérieur	5	60%	80%	-

Métissage linguistique

Tableau n°22: Capacité de s'exprimer en français sans recourir à d'autres langues.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Oui	Non	Sans réponse
Primaire	10	80%	100%	
Secondaire général	11	27,2%	54,5%	18,1%
Secondaire technique	19	15,7%	68,4%	15,7%
Supérieur	5	100%	0%	

Tableau n°23 : Mélange des langues

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Oui	Non
Primaire	10	80%	-
Secondaire général	11	100%	-
Secondaire technique	19	100%	-
Supérieur	5	100%	-

A la sous question "pourquoi" ils mélangent les langues. Voici les réponses qu'ils nous ont donné:

- Oui, parce qu'il y a des gens qui ne parlent pas bien le français et ils mélangent;
- Cela arrive quand nous menons une conversation ou une discussion entre amis;

- Souvent quand je suis au marché, je mélange le français, le swahili et le kirundi;
- Il m'arrive souvent que je mélange les langues lorsque je suis par exemple au bistrot. Si le terme qui me vient en tête est français, je l'émets.
- Quand on est dans un groupe multilingue, on n'est pas obligé de pousser loin la réflexion pour chercher l'équivalent en kirundi d'un mot français par exemple.

Tableau n°24: Perception du plurilinguisme par les enquêtés

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Avantageux	Désavantageux
Primaire	10	100%	0%
Secondaire général	11	100%	0%
Secondaire technique	19	100%	0%
Supérieur	5	80%	20%

Les raisons avancées sont les suivantes :

- le multilinguisme constitue un avantage, car on est multilingue par exemple francophone, anglophone ou swahiliphone pour communiquer on se sert de la langue du pays dans lequel on se trouve si on la conaît.
- c'est avantageux, car on communique avec le plus de monde possible et on peut accéder aux différents courants scientifiques et aux différents apports.
- Il faut parler plus d'une langue pour se déplacer ou vivre à l'étranger,

- Il faut maîtriser d'autres langues que le kirundi pour acceder à d'autres cultures notamment occidentales.

Tableau n°25 : Importance du français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Très important	Assez important	Peu important	Pas important
Primaire	10	100%	0%	0%	0%
Secondaire général	11	100%	0%	0%	0%
Secondaire technique	19	100%	0%	0%	0%
Supérieur	5	100%	0%	0%	0%

Les enquêtés justifient cette importance du français en disant que:

- le français est une langue de prestige
- la connaissance du français implique l'élévation de rang social
- le français comme langue de promotion sociale.

Tableau n°26: Effectif des enquêtés qui souhaitent que leurs enfants parlent le français même en dehors des enceintes scolaires.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	D'accord	Pas d'accord	Sans opinion
Primaire	10	50%	40%	10%
Secondaire général	11	63,6%	27,2%	9,09%
Secondaire technique	19	57,8%	42,1%	-
Supérieur	5	100%		

Ceux qui sont d'accord avancent les raisons suivantes :

- c'est bien parce que c'est un moyen de bien connaître le français
- je suis d'accord parce que la langue s'apprend en la parlant
- en la parlant en dehors des enceintes scolaires, ces enfants développent leurs connaissances en cette langue;
- ils s'habituent à l'expression orale
- c'est une façon de bien maîtriser cette langue. L'éloquence, l'enrichissement lexical se cherche.

Tableau n°27: Appréciation du locuteur du français

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Apprécient	N'apprécient pas
Primaire	10	100%	-
Secondaire général	11	81,8%	18,1%
Secondaire technique	19	68,4%	31,5%
Supérieur	5	60%	40%

Voici la justification de nos informations qui apprécient le locuteur du français :

- Ici nous classons les gens qui parlent souvent français dans un groupe des intellectuels dont le français leur semble le plus facile.
- Je les apprécie malgré que l'environnement traditionnaliste les considère comme marginaux
  Ceux qui ne les estiment pas disent que ce sont des gens orgueilleux, vaniteux.

- Ce sont des gens souvent orgueilleux, vaniteux.

Tableau n°28 : Attente des enquêtés quant à l'existence à la SOSUMO, d'une école où l'enseignement serait dispensé exclusivement en français.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	D'accord	Pas d'accord
Primaire	10	40%	60%
Secondaire général	11	6%	72,7%
Secondaire technique	19	10,5%	89,4%
Supérieur	5	0%	100%

A la sous-question "pourquoi", voici les réponses de nos enquêtés.

- Non, parce que les autres langues sont aussi utiles,
- Non, parce que s'il y a une école où l'enseignement serait dispensé uniquement en français notre langue nationale, le kirundi, risquerait d'être abandonnée.
- Non, car une telle école serait en train de former un autre citoyen qui n'est pas burundais
- Oui, parce que les enfants du milieu environnant qui étudient ici à la SOSUMO abandonnent l'école à l'âge trop jeune mais s'ils savent un peu de français, ils peuvent se débrouiller ailleurs.
- A la SOSUMO, il existe des écoles primaires et secondaires. Elles suivent des programmes élaborés par le Ministère de l'Education Nationale. Je n'encouragerais pas une école qui dispense ses enseignements en français uniquement. Il faut aussi d'autres langues par exemple, il faut que les enfants sachent leur langue maternelle. Il ne faut pas qu'ils soient acculturés.
- Oui, parce que la SOSUMO constitue un milieu presque intellectuel
- Non, car ce serait un déracinement culturel de nos enfants.

Tableau n° 29 : Ecoute des radios

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	Radio Burundi		R.F.I.	V.O.A.	B.B.C	Autres
		1ère chaîne	2è chaîne				
Primaire	10	100%	-			60%	
Secondaire général	11	90,9%	100%	72,7%	45,4%	63,6%	18,1%
Secondaire technique	19	78,4%	82,4%	52,6%	15,7%	63,1%	10,5%
Supérieur	5	60%	100%	80%	20%	40%	40,%

A la question de savoir pourquoi ils écoutent une telle chaîne et pas celle-là. Les réponses sont variées.

Les enquêtés écoûtent la 1ère chaîne à la radio Burundi à cause de leur entourage. Ils suivent également les émissions sur la 2ème Chaîne car cette chaîne donne des informations fouillées. Une autre radio écoutée c'est la RFI parce qu'elle donne des informations réellement d'actualité. Aussi quand les enquêtés ont besion de s'informer, ils captent autant de radios que cela est possible, surtout celles qui émettent dans des langues qu'ils maîtrisent.

Tableau n°30: la langue que nos enquêtés choissiraient s'ils ne devaient apprendre qu'une seule langue.

Niveau d'instruction	Nombre d'enquêtés	kirundi	Français	Anglais	Kiswahili	Autres langues
Primaire	10	30%	80%	60%	-	-
Secondaire général	11	45,5%	63,6%	72,7%	-	-
Secondaire technique	19	52%	58,4%	73,6%	-	-
Supérieur	5	60%	80%	60%	-	-

Voici les justifications données à la question suivante :
Si vous ne deviez apprendre qu'une seule langue, laquelle choisiriez-vous et pourquoi ?

- le kirundi, parce que je suis Burundais
- le kirundi, car je dois aimer ma langue - je ne veux pas être acculturé
- le kirundi car beaucoup de gens au Burundi parlent cette langue
- la langue est un élément culturel par excellence. Apprendre le kirundi est donc mettre en valeur la culture burundaise
- le français, car c'est la langue la plus répandue dans le monde
- Nokwiga igifaransa kuko gusaba akazi kirafasha
  "J'apprendrais le français car il est utilisé dans la demande d'emploi.
- l'anglais car c'est une langue de communication internationale et qui est beaucoup utilisé dans le monde des affaires
- l'anglais car il semble prédominant dans la région des Grands Lacs
- l'anglais, car c' est une langue de la majorité des organisations non gouvernementales.

III. ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS

On rencontre très peu d'étrangers à la SOSUMO. Les Burundais constituent la charpente de la population. Comme il n'y a pas de brassage de nationalités, le kirundi constitue la principale langue d'intercommunication. Les autres langues, surtout celles qui ont été apprises à l'école, sont aussi utilisées. Nous citerons, entre autres, le français, l'anglais et le kiswahili. C'est le français qui va nous occuper.

L'exploitation maximale des territoires devenus possession de l'Europe exigeait que les puissances colonisatrices établissent des régimes de gouvernement qui , pour réussir, se sont assurés du concours du personnel local en constituant un cadre de collaboration soumis et dévoué tels que les petits fonctionnaires, les missionnaires et autres agents bénévoles. Les colonisateurs allaient jouer un rôle majeur dans le processus éducatif de ce personnel autochtone. Ils étaient convaincus que les projets devaient être orientés dans le sens de leurs intérêts. Ainsi, le recours aux langues des communautés locales n'était pas dans leurs préoccupations. L'homme blanc mettait au rencart les langues africaines. Elles étaient considérées comme des langues ne pouvant pas remplir convenablement leur fonction de communication, de promotion sociale et économique.

CALVET est plus explicite à ce sujet :

> "*De toute façon, les langues indigènes seraient incapables de remplir cette fonction, incapables de véhiculer des notions modernes, des concepts scientifiques, incapables d'être des langues d'enseignement, de culture ou de recherche*".[38]

[38] CALVET , L.J. Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie, Paris, Payot, 1974, p. 123.

III.1. Compétence linguistique

Le phénomène de compétence implique celui de performance. Certains de nos informateurs évoquent un certain subjectivisme. Les uns se basent sur l'aptitude à l'écriture et à la lecture, les autres se basent sur la rhétorique. La rhétorique est définie, selon le dictionnaire de linguistique, comme ;

> "*une étude des propriétés des discours (...) la rhétorique comporte en particulier l'étude des trois composantes essentielles du discours; l'invention (...), la disposition (...) et surtout l'élocution*"[39]

L'objet principal de la rhétorique se définit en grande partie par l'emploi des figures de style.

CHAUDENSON, lui, dit que la compétence est :

> "*La capacité de faire face, dans la langue donnée, à toutes les situations de communication dans tous les modes d'interactions. Cet état se caractérise à la fois par la compétence linguistique proprement dite (capacité à former les énoncés) et par la compétence de communication (aptitudes à produire des énoncés adéquats aux situations et aux contextes*"[40]

La compétence linguistique est donc la connaissance approfondie des règles d'une langue données qui permettent de générer des phrases nouvelles.

---

[39] DUBOIS J GIACOMO M et Alii : Dictionnaire de linguistique, Paris PUF, 1974, p. 444-445
[40] CHAUDENSON, R., *Vers une révolution francophone*, Paris, L'Harmattan 1969, p.43

Dans notre zone d'étude, il ne nous a pas été facile de déterminer le niveau en français de notre population d'enquête d'autant plus que, comme le disent Dumont et Maurer ;

> "*Les locuteurs capables d'utiliser couramment le français langue seconde, constituent une petite minorité très difficile à évaluer dans l'état actuel des moyens d'investigation*"[41].

Le tableau n°11 des résultats de nos enquêtés nous apprend que 100% des enquêtés du niveau primaire jugent insuffisant leur niveau en français, 72,7% du niveau secondaire général jugent leur niveau en français assez suffisant, contre 52,6% du niveau secondaire technique. Dans le niveau supérieur, nous avons 80% des enquêtés qui estiment très bon leur niveau en français.

En effet, les déscolarisés de l'école primaire ont abandonné l'école très tôt. Les notions de français qu'ils avaient acquises sur les bancs de l'école ont disparu.
Ils ne possèdent maintenant que des termes techniques en rapport avec le métier qu'ils exercent et quelques mots de français ramassés à gauche à droite. La langue s'apprend en la parlant. Or, ces déscolarisés n'ont malheureusement plus l'occasion de s'exprimer. Plus le temps passe, plus ils l'oublient. Un enquêté nous dit :

> "*Igifaransa ntaco nzi kuko ndagiheruka kera. Nico narinzi ndiko ndacibagira*"
> "*Je ne connais pas le français parce qu'il y a longtemps que je l'ai appris. Je commence à l'oublier*".

[41] DUMONT, P, MAURER B., *Sociolinguistique du français en Afrique francophone,VANVES.*, Edicef,1995, p. 53.

Ceux qui ont suivi l'enseignement secondaire général trouvent assez suffisant leur niveau en français. Nous référant au tableau n° 5, nous constatons que dans l'enseignement secondaire général, le français est un cours "principal". Les élèves attachent une importance capitale à ce cours. Un échec profond en français entraîne la baisse du pourcentage global. D'où l'élève s'efforce d'acquérir le plus de connaissances possible en cette langue. Ainsi ils quittent l'école secondaire avec un bagage assez suffisant en français.

Par contre, le cours de français n'a pas la même importance dans l'enseignement technique (tableau 6 et 7).
D'après l'esprit du programme, il est demandé à l'élève technicien de pratiquer la langue de sa spécialité, c'est-à-dire, intégrer, exprimer, produire tout type de message technique oralement ou par écrit. Il est donc normal que le degré de maîtrise de la langue française des élèves techniciens soit peu élevé.

Quant au niveau supérieur, leur niveau en français est suffisant. En effet, ces gens ont passé beaucoup d'années sur les bancs de l'école. Le français, étant une langue d'enseignement et une matière enseignée, il est évident qu'au bout de la scolarité, le degré de maîtrise de cette langue soit élevé.

Le tableau n° 12 nous montre que tous les niveaux d'instruction désirent améliorer le français. Ceux du niveau primaire veulent relever leur niveau de compréhension. Ils sont gênés quand ils perdent le fil de la conversation qui se fait en français.

> "*Iyo turiko turatera inkuru mu kirundi; uwiyiziye igifaransa araza aracishanwo amajambo agoye ntiduhute turatora insiguro yayo bunonyene.*"

"Quand nous ménons une conversation en kirundi, celui qui connaît le français y met des termes français difficiles à saisir la signification immédiatement"

Pour le niveau secondaire général et le niveau secondaire technique, l'amélioration du niveau en français leur permet l'acquisition d'un bagage intellectuel en cette langue d'abord et dans d'autres domaines ensuite. La plupart des enquêtés affirment que connaître la langue française permet de s'ouvrir au monde, d'être plus perméable à la science et à la technologie. Cet argument est d'autant plus fondé que toutes les disciplines qui s'enseignent dans les écoles secondaires se donnent en français; sauf le Kirundi.

Quant au niveau supérieur, la langue française est un outil de travail. Il n'y a pas lieu de s'en passer. Les réponses sont à ce sujet plus expressives ;

- j'aimerais améliorer le français parce que c'est ma langue de service
- je voudrais l'améliorer parce que la langue évolue avec le temps et s'enrichit.
- Je voudrais l'améliorer pour être plus performant et communiquer avec plus d'aisance.

Quant à la compétence orale, face à un étranger, tous les enquêtés sauf ceux du niveau primaire, s'expriment dans la langue de l'inconnu s'ils la connaissent. Ceux du niveau primaire s'expriment en français populaire quand ils sont en face d'un étranger locuteur uniquement du français. Un informateur nous dit :

"Mvuga nabi igifarama kuko ntamaze imyaka myishi mu mashure, kandi ntaronse akanya ko kwimenyereza kukivuga"

"Je parle très mal le français à cause de la scolarisation trop brève et le manque de pratique".

Toutefois, le tableau n° 17 nous montre que toutes les catégories utilisent le kirundi à l'oral pour exprimer des sentiments et des idées et souvent le discours métissé.

III.2. Motivation de l'apprentissage des langues

III.2.1. Le kirundi

Le Burundi est dans le groupe des pays africains qui sont allés le plus loin en institutionnalisant le kirundi comme langue nationale et comme langue officielle. Néanmoins le passé est encore entaché d'un héritage colonial et par conséquent affecté de ce mal culturel qu'est l'usage d'une langue d'importation pour son administration et son système d'enseignement. Or, apprendre une langue d'un pays étranger c'est s'imprégner de sa culture, car le mot est inséparable de la civilisation dont il est le véhicule. Puisque le vocabulaire exprime des particularités culturelles, le mot doit donc faire appel à des connaissances extra-linguistiques, afin d'être un moyen d'expression vivant et exact.

Si donc le kirundi n'est pas enseigné ou appris, c'est que nous voulons négliger tout ce qui permet de mettre en valeur la culture burundaise et par voie de conséquence nous contribuons au déracinement culturel de la jeunesse et à son l'aliénation.

Si nous analysons le tableau n°30 des résultats de nos enquêtes, nous constatons que ceux qui choisissent le kirundi sont 30% pour le niveau primaire, 45,5% pour le niveau secondaire général, 52% pour le niveau secondaire technique et 60% pour le supérieur. Voici quelques justifications ;

- J'apprendrais le kirundi, parce que je suis burundais
- Le kirundi, parce que je dois aimer ma langue
- Je ne veux pas être acculturé.
- La langue est un élément culturel par excellence, apprendre le kirundi est donc mettre en valeur la culture burundaise.

Au niveau primaire, le kirundi a été depuis longtemps enseigné et utilisé comme moyen de transmission des connaissances de base, la lecture et l'écriture, l'apprentissage du français intervenait à un niveau supérieur (secondaire). Vers la fin de la période coloniale, des influences étrangères ont réussi à l'écarter comme langue d'enseignement dans le programme mis en valeur depuis 1961. Mais dès 1973, suite à une option politique décisive de kirundisation dans le processus éducatif prise par le gouvernement, le kirundi recouvrait ses anciens droits. Cette politique, comme on le disait plus haut,visait l'enracinenement et l'adaptation de l'enfant dans son milieu, mais aussi le resserrement des liens entre parents et enfants.

Quand bien même nos informateurs ont émis des réserves quant à l'apprentissage d'une seule langue, ils sont tous d'accord qu'il faut que l'école forme le citoyen burundais et non le citoyen d'un pays étranger fut-il développé, autrement dit former un homme qui sait interprêter les données socio-culturelles de son milieu.

III.2.2. L'anglais

La langue anglaise, comme la langue française, sont des langues qui nous viennent de l'extérieur. Ce sont des langues du colonisateur. Elles ont été imposées dans certains pays africains. Ainsi une attitude qui consiste à conférer à nos langues un statut d'infériorité vis-à-vis de ces langues est née.

Aujourd'hui, comme le disent nos enquêtés, l'anglais commence à acquérir l'aspect d'une langue de culture et de civilisation.

Toujours considérant le tableau n° 30 des résultats de nos enquêtes, nous trouvons que ceux qui préfèrent apprendre uniquement l'anglais sont dans l'ordre de 60% pour le niveau primaire; 72,7% pour ceux qui ont le niveau secondaire général, 73,6% pour le niveau secondaire technique et 60% pour le niveau supérieur. Ces pourcentages nous montrent que beaucoup de gens ont actuellement un engouement d'apprendre l'anglais. Les justifications de nos informateurs sont les suivantes:

- l'anglais est une langue de communication internationale et qui est beaucoup utilisé dans le monde des affaires.
- L'anglais semble s'étendre dans les pays qui nous entourent
- L'anglais est une langue de la majorité des organisations non gouvernementales.

Cet engouement d'apprendre l'anglais n'est pas le fruit du hasard.

D'abord, l'anglais semble envahir le monde en général et la région des Grands Lacs en particulier. Or la langue assume la fonction d'accès à la communication tant écrite qu'orale. Il faut donc l'apprendre et pouvoir communiquer avec ses voisins anglophones du Rwanda, de la Tanzanie, de l'Ouganda.

Ensuite, nous assistons aujourd'hui à une apparition des instititutions d'enseignement supérieur. Ces institutions ont des systèmes d'enseignement basés sur le bilinguisme français-anglais. Ici donc l'anglais remplit la fonction pédagogique qui est celle d'être une matière d'enseignement et celle de servir de véhicule généralisé de l'enseignement et de la culture.

Enfin, dans notre pays, suite à la crise, nous assistons à la multiplicité des organisations non gouvernementales (ONG). Ces dernières recrutent dans leurs rangs des gens bilingues français-anglais ou alors français-anglais-kirundi. Ici l'expression orale est essentielle. La parole est d'abord l'instrument le plus usuel de la communication et de l'échange, elle est aussi un moyen d'affirmation de soi, d'action sur autrui, bref d'insertion sociale. Comme on est en contact avec des gens qui ne parlent souvent que de l'anglais, son usage quotidien dans toutes les circonstances de la vie profesionnelle est une évidence. Il constitue donc un instrument de développement et un facteur de progrès.

III.2.3. Le kiswahili

Le kiswahili est également rencontré dans notre zone d'étude. Avec l'implatation de l'usine dans la région de Kumoso, il y a eu un flux de population qui se déplacent vers cette région.
Parmi ces personnes, se trouvent des jeunes qui viennent des autres centres urbains pour tenter la vie à la SOSUMO. Ils viennent avec la langue swahili. Cette langue est généralement utilisée comme langue d'enseignement dans les écoles musulmanes. Ces écoles organisent des cours de kiswahili pour des raisons religieuses parce que les fidèles musulmans utilisent le kiswahili dans les cultes. cette langue est aussi utilisée pour des raisons sociales. Cela se concrétise par l'usage du kiswahili dans les échanges sociaux au sein des quartiers populaires. Dans d'autres domaines, le kswahili est couramment employé dans les rencontres sportives. Ici, sa pratique est souvent mêlée soit au français, soit au kirundi. Par contre, le kiswahili n'est pas utilisé dans les secteurs publics. Donc, ses principales fonctions sont commerciales et familiales.
L'entretien oral que nous avons mené avec un informateur nous révèle qu'il parle kiswahili pour montrer qu'il est citadin.
A la SOSUMO, le kiswahili est beaucoup parlé dans les regroupements E, F ainsi que dans le quartier dit « swahili ».

III.2.4. Le français

Dans notre pays, le français est la langue qui sert de moyen de communication entre les couches de la population scolarisée. André Martinet dit :

> « *La fonction essentielle de cette instrument qu'est la langue est celle de communication : le français par exemple est avant tout l'outil qui permet aux gens « de langue française » d'entrer en rapport les uns avec les autres.* »[42]

Pour pouvoir communiquer en français, il faut avoir appris cet outil à l'école. Ainsi, le français figure parmi les matières principales inscrites au programme de toutes les années et de toutes les sections. Pas mal de livres, des exposés entre intellectuels sont en français. Le français est aussi utilisé dans d'autres secteurs. Dans les banques, les clients remplissent des formules libellées exclusivement en français. Sur les routes, toutes les indications sont en français.

III.3. Rapports entre le français et le kirundi

III.3.1. La dominance

Dans notre zone d'étude, nous trouvons des secteurs dans lesquels le français domine les autres langues.

Aujourdh'ui, comme hier, les textes administratifs sont rédigés en français. Il est institutionnalisé en tant que langue de l'administration. Les employés travaillent quotidiennement en cette langue. Toutes les rédactions officielles se font en français.

---

[42] MARTINET, A., Eléments de linguistique générale, Paris, 2e éd., Armand Colin, 1970, p.13.

Voici les réponses données à la question : Quelle est la langue que vous utilisez dans une correspondance officielle ?

- le français, parce que c'est une langue administrative
- le français , parce que il est la langue la plus répandue et la plus utilisée dans toute correspodance officielle.

Les avis affichés, les notes de service, les circulaires portés à la connaissance des travailleurs sont le plus souvent rédigés en français. La maîtrise de cette langue semble être exigée dans l'administration. Elle est une condition pour y travailler.

III.3.2. La complémentarité

La complémentarité suppose une certaine intercompréhension. De tous les quatre groupes que nous avons recensés, seuls les trois derniers, c'est-à-dire le niveau secondaire général, le niveau secondaire technique et le niveau supérieur, satisfont à cette relation.

En effet, la complémentarité s'observe entre le kirundi et le français et dans une moindre mesure entre le kirundi et le kiswahili. Ce phénomène apparaît dès que le locuteur veut se faire mieux comprendre.

III.3.3. La concurrence

La concurrence d'une langue dépend de son champ fonctionnel. La concurrence se remarque, comme dans le cas précédent, chez les gens lettrés. Même s'ils préfèrent utiliser le kirundi dans beaucoup de situations, on les verra recourir soit au français, soit au kirundi soit au discours mixte. En effet, on observe souvent que toutes les démarches orales dans les services publics s'effectuent entre Burundais dans une diglossie français-kirundi.

III.4. Métissage linguistique

Le français et le kirundi entretiennent, comme nous venons de le voir, des relations de complémentarité.

Dans la pratique, la coexistence de ces deux langues engendre une situation concurrentielle dans l'usage courant, car la fréquence d'emploi d'une langue dépend de sa maîtrise. Ainsi cette concurrence d'emploi chez le bilingue déclenche un phénomène de métissage linguistique observable au niveau de l'acte de communication.
Le métissage linguistique est donc la conséquence du bilinguisme. Mais le degré de metissage varie suivant les relations qui existent entre l'émetteur et le récepteur. A la question: vous arrive-t-il de mélanger les langues ? 100% de chaque catégorie d'enquêtés ont répondu affirmativement. Donnons quelques explications :

- oui, cela arrive quand nous menons une conversation entre amis
- oui, il m'arrive souvent de mélanger les langues lorsque je suis par exemple au bistrot. Si je prends la parole et que le terme qui me vient en tête est en français, je l'utilise sans trop chercher son équivalent en kirundi.
- oui , pour me faire bien comprendre.

La plupart des mots français utilisés par le déscolarisés de l'école primaire sont souvent des mots techniques employés dans l'entreprise. En effet, à la SOSUMO, il existe des termes techniques intraduisibles en kirundi. A ce niveau le métissage linguistique est si habituel que l'on s'en rend rarement compte. C'est aujourd'hui devenu un réflexe. Nos informateurs nous donnent ici quelques exemples :

- muri campagne dukora ama quarts
- SOSUMO ikoresha aba contractuels 375, aba saisoniers hamwe n'aba journaliers 1916,
- Akora muri service mécanisation

III.4.1. Bilinguisme

La connaissance de plus d'une langue au sein d'une même société est à la base de l'enrichissement mutuel des cultures en présence, soit au niveau économique, politique et social. Parler donc une seule langue constitue un désavantage comme le dit MAKOUTA MBOUKOU:

> "*Ne parler que sa langue maternelle, c'est avoir une maison sans fenêtre qui, seule, vous permet de voir hors de votre maison*"[43]

Tous nos informateurs, sauf 20% du niveau supérieur, ont répondu à l'affirmative à la question: « Selon vous, connaître plusieurs langues est avantageux, desavantangeux, sans opinion? »

Voici ce qu'ils nous ont répondu

- C'est un avantage, car on communique avec le plus de monde possible et on peut accéder aux différents courants scientifiques et aux différents apports.
- C'est avantageux car les langues dites internationales sont beaucoup utilisées dans les informations.

[43] MAKOUTA-MBOUKOU (J.P.), *Le français en Afrique*, Paris, Bordas 1973, p. 35

Les informations qui nous parviennent de l'extérieur du Burundi sont soit en français, soit en anglais et même en d'autres langues. La maîtrise de ces deux premières ou de toutes ces langues utilisées constitue donc un atout.

Toutefois, un informateur du niveau supérieur déplore la pratique du blinguisme. Le bilinguisme abaisse le niveau du kirundi bien qu'il élargit l'horizon.
En effet, dans la communication, les deux langues sont rarement utilisées au même degré. La langue maternelle se trouve bousculée par la seconde langue. Ainsi OVERBEKE nous dit :

> "*L'apprentissage d'une seconde langue dans la tendre enfance, met en danger l'évolution naturelle de la langue maternelle*"[44]

En présence du bilingue, on peut se poser la question suivante: Que se passe-t-il au niveau de chaque langue quand deux ou plusieurs langues sont employées par un seul et même individu ?
La réponse est donnée par l'Encyclopaedia univesalis.

> "*Tout bilingue à un moment ou à un autre et de manière plus marquée, parle l'une de ses deux langues, voire toutes les deux avec quelques particularités*"[45]

Ces particularités sont entre autres les emprunts

---

[44] OVERBEKE, M., *Introduction au problème du bilinguisme. Bruxelles, Ed. labor; Paris, Fernand Nathan, 1962, p.20.*
[45] *Encyclopaedia universalis*, Paris, 1981, p. 181.

III.4.2. L'emprunt

Le gros des travaux qui ont été menés jusqu'ici portent le regard sur l'emprunt du kirundi au français. Nous avons aussi remarqué que dans notre zone d'étude les emprunts fréquents sont :

Du kirundi au français ; Ngiye kuri poste
Du kirundi à l'anglais : yaronse lift
Du kirundi au kiswahili : kunywa icayi

Notre étude porte sur le français. La question que nous nous posons est de savoir si le français emprunte aussi des mots à d'autres langues pour les intégrer à son système. Nous avons par exemple l'emprunt.
Du français à l'arabe : sucre (sukar)
Du français au hindu : kaki, pyjama

Les locuteurs du français au Burundi se heurtent certainement à des notions caractéristiques propres à la culture burundaise et souvent intraduisibles en français. Les exemples que nous donnons sont tirés du livre de "Géographie du Burundi" dont les auteurs sont des professeurs de l'Université du Burundi.

"Les terres héritées ne se trouvent pas toujours à proximité du rugo"

- *l'évolution de ce régime juridique a pu créer des situations complexes qui ont surtout au XXè s été à l'origine de nombreux conflits d'itongo, ...*
- *le contrat d'ubugabire, fondé sur le principe du don permettait de sceller des amitiés, de créer des réseaux de relation*
- *il n'existe plus ni cadeau, ni prêt encore moins d'ubugererwa"*[46]

[46] BIDOU J.E., NDAYIRUKIYE, S, NDAYISHIMIYE, JP. et SIRVEN P., *Géographie du Burundi*, Hatier, Pari, 1991 p.111-112.

Ces mots du kirundi sont repris comme tel dans le vocabulaire des francophones burundais. Ils restent en kirundi car ils expriment des réalités propres au Burundi.

III.5. Connotation sociolinguistique

Le statut et la fonction conduisent aux attitudes des locuteurs vis-à-vis d'une langue parlée dans une zone donnée.

Nous avons ceux qui méprisent une langue et ceux qui lui confèrent un caractère prestigieux. Ainsi donc, les comportements et les souhaits observés dans nos résultats nous donnent l'image du français à la SOSUMO. L'image est définie comme:

> "*Une représentation individuelle ou collective où entrent des éléments à la fois intellectuels et affectifs, objectifs et subjectifs*"[47]

Les résultats de nos enquêtes nous montrent le degré de préférence entre le français et les autres langues. Ceux qui ont le niveau primaire préfèrent le français à 80%, le niveau secondaire général à 63,1%, le niveau secondaire technique à 73,6% et le niveau supérieur à 60%

Ceux du niveau primaire ont un certain niveau en français quoi que trop bas, ils n'ont jamais connu d'autres langues étrangeres. C'est pourquoi ils préfèrent le français dont ils gardent quelques bribes. Les autres niveaux préfèrent le français parce que c'est un outil de travail. Toutefois certains d'entre eux (45,4% du niveau secondaire général, 26,3% du niveau secondaire technique et 40% du niveau supérieur) préfèrent l'anglais, car cette dernière connaît actuellement une expansion à travers le monde.

---

[47] NIZIGIYIMANA Domitien, *Cours de littérature comparée*, Université du Burundi, I.P.A. Vème année. Année-académique 1999/2000

Quant au prestige du locuteur du français, les réponses nous montrent que 100% des informateurs du niveau primaire apprécient le locuteur du français. En effet, ils trouvent que c'est quelqu'un qui a beaucoup étudié et qui a un avenir prometteur. 81,8% des informateurs du niveau secondaire général et 68,4% des informateurs du niveau secondaire technique trouvent que celui qui parle souvent le français le maîtrise. Il y a ceux qui ne le parlent pas de peur de commettre des fautes comme l'avance cet informateur :
"Je parle très mal le français à cause de ma scolarisation trop brève et qualitativement insuffisante". Et quelquefois j'ai peur de parler français en public". Il existe une autre catégorie de gens qui vilipendent les locuteurs du français en les accusant de pédantisme.
60% des enquêtés du niveau supérieur apprécient celui qui parle le français. Pour eux, quelle que soit la langue étrangère dont le locuteur parle, il est apprécié pourvu que cette langue lui permette de communiquer.

Même si le français est apprécié, les enquêtés ne préfèrent pas qu'il y ait à la SOSUMO une école où l'enseignement serait dispensé uniquement en français. Le tableau n° 28 nous donne respectivement en pourcentage 60; 72,7; 89,4; et 100 des enquêtés qui ne sont pas d'accord. Quelques raisons avancées sont les suivantes : "Parce que les autres langues sont aussi utiles
"Parce que s'il y avait une école où l'enseignement serait dispensé uniquement en français, notre langue nationale risquerait d'être abandonnée".
En effet, le kirundi, langue nationale, est le moyen de communication obligé entre les diverses couches de la population, comme entre les gouvernants et les gouvernés, car c'est un outil irremplaçable d'enrancinement et d'identification.

III.6. Quelques domaines d'acquisition et d'utilisation de la langue française

III.6.1. L'école

Le français est aussi bien un véhicule qu'un moyen d'enseignement dans le secondaire et le supérieur. Il est aussi enseigné au niveau maternel et primaire.

Suite aux conditions historiques de son introduction dans le pays, le français a eu une place de choix. Il a été imposé par le colonisateur comme langue d'enseignement. L'enseignement du français avait le but d'initier les élèves à la civilisation occidentale. Nous lisons dans le programme des écoles primaires du Burundi ce qui suit !

> *'Tout au long du cycle d'observation, réservé à une élite intellectuelle, l'enfant apprendra le français d'une manière beaucoup plus approfondie, de manière à pouvoir se présenter à l'école secondaire avec autant de facilité qu'un élève européen de son âge"*[48]

Sous l'angle de la scolarité, la SOSUMO possède des écoles maternelle, primaire et un collège de type communal. Le français y est enseigné à tous les paliers.

Mais, si l'apprentissage du lexique se fait d'abord dans le cadre scolaire, il ne faut pas négliger les activités hors-classe qui sont des vecteurs importants de connaissance de la langue.

---

[48] Ministère de l'Education Nationale, *Programme des écoles primaires du Burundi*, octobre 1961. P. 31

III.6.2. Le milieu

Le milieu joue un grand rôle dans l'acquisition et dans l'utilisation d'une langue. Le lexique d'une personne s'enrichit grâce aux discussions, aux dialogues. C'est par la production des échanges linguistiques avec son milieu qu'une personne apprend à préciser le sens des mots qu'il emploie. Le lexique se pratique dans un contexte vivant de communication.

A la maison, ce sont surtout les personnes qui ont un niveau supérieur qui parlent de temps en temps le français (cfr. Tableau 18). La raison est que, à la SOSUMO, les maisons sont occupées selon les catégories. Les célibataires de niveau supérieur occupent une même maison, ce qui permet aux cohabitants d'échanger en français. Les mariés de même niveau ont quelques fois des conjoints lettré(e)s. Des conversations en langue française se font remarquer dans leurs ménages. Les autres niveaux, primaires 20%, secondaire général 36,3% , secondaire technique 26,3% le parlent dans les occasions rares.

Au service, tous les niveaux, sauf le niveau supérieur, font des travaux techniques. Les occasions de parler le français sont également rares. C'est pourquoi les pourcentages ne sont pas élevés.

Pour le niveau supérieur, 80% des enquêtés l'utilisent. Ceux-ci maîtrisent plus que les premiers, cette langue. Ensuite, ils y sont obligés, parce que c'est une langue de service.

III.6.3.. La presse

Dans notre zone d'étude, le développement de la presse est encore inexistant. Pas de journaux, pas de revues éditées sur place. Toutefois, quelques articles sont rédigés par un habitant de la SOSUMO au compte du journal "Tribune ouvrière"[49]

A propos de la presse écrite, les travailleurs de la SOSUMO lisent surtout des journaux écrits en français notamment Jeune Afrique magasine, Jeune Afrique économie, Net press, le Renouveau. Ainsi, l'acquisition du français au moyen de la presse devient une réalité.

Quant à la presse orale, le français est une langue importante à la radio nationale du Burundi. Diverses émissions et chroniques à caractère éducatif, culturel, scientifique, sportif, social et sanitaire sont diffusées en français. Les résultats de nos enquêtes nous montrent qu'à la SOSUMO, les informations diffusées en français sont plus préférées que les informations diffusées dans d'autres langues. Sauf le niveau primaire dont le pourcentage est nul, les autres niveaux écoutent la deuxième chaîne et R..F.I. Les raisons avancées sont diversifiées.

- En français, on donne des informations fouillées, avec précision surtout pour l'actualité internationale
- Quand on a besoin des informations, on doit capter autant de radios possibles, surtout celles qui émettent en français car c'est la langue qu'on maîtrise.

[49] MANUMA Antoine, *Enseignant au Collège communal de BUKEMBA* (SOSUMO)

Nous constatons donc que ceux qui écoutent les émissions en langue française pensent être directement à la source de l'information. Au contraire, les informations étrangères données en kirundi subissent des altérations suite au problème de la traduction.

III.6.4. Les bibliothèques

Nous avons, aujourd'hui, de plus en plus besoin de lire. La lecture est indispensable à la formation culturelle et professionnelle. En même temps, elle contribue puissamment à la transformation de la société.

Suite à la présence de l'école primaire, du collège communal et de l'usine, l'augmentation des gens lettrés devient une évidence. Il faut donc leur trouver un divertissement bénéfique.

A la SOSUMO, nous avons deux bibliothèques. D'une part, une bibliothèque située à l'intérieur de l'usine. On y trouve des livres techniques. C'est pour cette raison qu'elle est réservée exclusivement au personnel de l'usine.

D'autre part, il existe une bibliothèque dans la cité SOSUMO. Elle se trouve dans les locaux du collège communal. Il s'agit d'un centre de lecture et d'animation culturelle : CLAC. Ce centre est parraîné par le Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Culture. Ce dernier s'occupe des livres tandis que l'entreprise SOSUMO se charge de tout ce qui est équipement : les étagères, les tables de lecture, le matériel de bureau. C'est aussi elle qui paie le responsable-animateur du centre.

Le CLAC est fréquenté par les travailleurs de la SOSUMO, les enseignants, les infirmiers, les élèves, les militaires qui opèrent dans la région. Il est ouvert de dix-heures à douze heures, de quatorze heures à dix-sept heures et de dix-huit heures à vingt et une heures. C'est pendant cette dernière période que la salle de lecture est plus fréquentée.

En analysant le tableau des résultats n° 14, nous constatons que la préférence s'oriente vers les romans et les journaux, mais aussi les livres pour jeunes.

A titre illustratif, au mois d'octobre 2000, nous avions 842 personnes qui ont fréquenté le centre avec 96 livres empruntés. Parmi ces livres, nous comptons 45 romans et 51 autres (surtout les documentaires et les livres pour jeunes).

Les raisons qui poussent ces personnes à lire sont multiples. Lorsqu'un lecteur cherche une information dans un journal, une revue, il ne lit pas en détail l'ensemble de l'ouvrage. Il sélectionne d'abord l'article qui l'intéresse, puis les passages où se trouve l'information souhaitée.

On lit aussi pour acquérir des connaissances pratiques, pour remplir comme il faut le travail quotidien. C'est la raison d'être de la bibliothèque pour les travailleurs de la SOSUMO à l'intérieur de l'usine.

Enfin, la lecture procure du plaisir. Lorsqu'on lit un poème, une nouvelle, un roman, une bande dessinée, on peut le faire pour le plaisir de découvrir une histoire, d'éprouver des sensations nouvelles, de voyager à travers des mondes imaginaires.

Toutes les lectures concourent à l'enrichissement et à l'approfondissement du lexique, car les textes contiennent un vocabulaire nouveau.

III.6.5. Le rôle du théâtre

Le théâtre est tant un moyen de divertissement qu'une séance d'apprentissage de la langue. Il est un moyen de divertissement car il constitue un jeu où on voit sur la scène des acteurs qui produisent des mouvements, des gestes et des mots intéressants. Il est une séance d'apprentissage linguistique car les mots qui sont produits par les acteurs peuvent constituer un lexique nouveau pour les spectateurs.

Toutefois, dans notre zone d'étude, les carences dans ce domaine sont nombreuses.
A la SOSUMO, il n'existe pas de troupe théâtrale, comme nous le précise le responsable-animateur du CLAC. Les travailleurs de la SOSUMO travaillent pendant la journée et pendant la nuit. Cette organisation du temps ne leur permet pas de se disponibiliser pour des répétitions et des représentations.
Il n'existe même pas de bâtiment destiné aux représentations théâtrales. Mais les écoles environnantes, le Lycée RUTANA et les collèges communaux, jouent parfois des pièces sur des trétaux.

III.6.6. Le Cinéma

Le théâtre et le cinéma ont des apports linguistiques similaires. En effet, le cinéma est un moyen de divertissement dans la mesure où le mouvement produit sur l'écran peut amuser le spectateur.

Ce qui nous importe dans ce travail est que le cinéma, grâce aux paroles, aux mots utilisés, peut constituer un moyen d'apprentissage linguistique.

Dans notre zone d'enquête, les projections ne sont pas nombreuses. Mais dans la cité, il existe, au groupement E, des projections de films, souvent en français, organisées par des privés. Les séances sont payantes en raison de 30F par enfant et 70 F par adulte et par séance.

III.6.7. La place des jeux

La langue française dispose d'un nombre important de jeux verbaux. Au centre de lecture et d'animation culturelle, il y a des jeux éducatifs réservés aux enfants et qui se jouent en français.
Nous avons entre autres le cubiconte, jeu en rapport avec le dessin. L'enfant doit miser sur des associations jusqu'à ce qu'il trouve un tout : un animal par exemple.
Le jeu des contraires. Ici on a un carton sur lequel se trouve un mot, l'enfant doit trouver le contraire de ce mot en cherchant un autre carton sur lequel est marqué le mot contraire

Ex : Grand >< petit
Haut >< bas

Le jeu des lettres qui permet à l'enfant d'âge pré-scolaire d'apprendre l'alphabet d'une façon amusante et récréative.

Pour les adultes, on y rencontre des jeux aussi variés que nombreux. Nous citerons entre autres le scrabble. Avec ses sept lettres, chaque joueur doit créer et placer sur la grille le mot qui lui rapporte le plus de points.

Tous ces jeux permettent à ceux qui les jouent un enrichissement lexical. R.P. Dominique NOYER qualifie cela de :

« Méthodes actives qui s'ignorent »[50]

III.6.8. La publicité

Dans ce domaine, le français est utilisé comme outil commercial. La SOSUMO possède un produit, le sucre. Il faut trouver des clients. C'est ainsi qu'elle élabore une stratégie en instaurant une publicité commerciale. Selon De PLAS et VERDIER

> « *La publicité commerciale est l'ensemble des techniques à effets collectifs utilisés au profit d'une entreprise ou d'un groupement d'entreprises, afin d'acquérir, développer ou maintenir une clientèle* »[51]

Lorsqu'une entreprise fait une publicité commerciale, elle rend publique une offre de vente. Dans ce sens, le terme publicité se limite aux seuls messages faisant mention du produit ou prestation à favoriser l'écoulement. La technique que la publicité utilise est généralement de deux ordres : le texte et l'image. Le texte est l'instrument pour former le jugement, convaincre et pousser le client à acheter le produit, tandis que l'image débouche sur le subconscient. La SOSUMO exploite tous ces moyens. Et comme nos informateurs le disent, les termes utilisés dans la publicité sont facilement ancrés dans la mémoire.

---

[50] NOYER, R., DOMINIQUE, R.P, Un cas d'apprentissage linguistique. L'acquisition de la langue par les jeunes peuls de Diamaré (Nord Cameroun). Ed. Librairie orientaliste. P. Genthner, Paris, 1971, p.49.
[51] DE PLAS, B. et VERDIER, H., La publicité, Collections Que sais-je ? Paris, P.U.F., 1973, p.3.

III.7. Les circonstances d'usage de la langue française

III.7.1. La distance hiérarchique

Dans toute société humaine, la communication entre les membres est inévitable. Elle est, selon BIROWHISTELL, cité par CORRAZE « *ce système de coadaptation grâce auquel la société se maintient, et qui à son tour rend la vie humaine possible* »[52].
A la SOSUMO comme dans toutes les entreprises, le personnel est hiérarchisé. On ne s'adresse pas à un chef de service comme on s'adresse à un ami. Plus la distance hiérarchique est grande, plus l'attention dans l'expression est grande. Nous remarquons que dans un bureau occupé par un étranger francophone, l'usage du français est obligatoire. Tandis que dans les bureaux occupés par des Burundais, le discours mixte est fréquent pour s'adresser aux supérieurs hiérarchiques. Dans les conversations, un travailleur emploie généralement une seule langue, celle que son supérieur est entrain d'employer. On doit en général respecter la langue de l'autorité.

III.7.2. Le degré de collaboration

Une personne qui connaît le français, le kirundi ou même le kiswahili, lorsqu'elle rencontre un ami, ou toute autre personne qui lui est familière, elle lui parle dans n'importe quelle langue, pourvu que le message passe. Pendant notre entretien, un informateur nous révèle ceci :

> « *Quand je suis avec des amis de même niveau et de même position hiérarchique que moi, nous pouvons parler uniquement le français* ».

[52] CORRAZE, J., *Les communications verbales*, Paris, P.U.F., 1980, p.67.

SHYIRAMBERE corrobore en disant :

> « ... *les personnes qui travaillent ensemble tous les jours en arrivent à une certaine détente de leurs relations professionnelles et même à une certaine familiarité* »[53].

III.7.3. Les sujets traités

La nature des sujets abordés peut imposer un choix linguistique. Lorsque les travailleurs de la SOSUMO parlent des affaires de service, le français est inévitable. Il est même incontestable d'autant plus que plusieurs mots techniques utilisés dans l'entreprise sont souvent intraduisibles en kirundi.

Le personnel de la SOSUMO aime lire des journaux édités à l'étranger. Ces journaux parlent des réalités étrangères au Burundi. Si par exemple les travailleurs échangent sur ce qu'ils ont lu dans ces journaux, généralement ils utilisent le français.

[53] SHYIRAMBERE, S., *op.cit*, p.476.

CONCLUSION GENERALE

Lorsque nous avons entrepris cette étude, notre but était d'analyser la situation du français à la SOSUMO, de voir les mobiles qui sont à la base du maintien ou de l'abandon de la langue française.
Après avoir étudié le cadre dans lequel le français est utilisé à la SOSUMO et mené une enquête sur la façon dont il est utilisé, nous avons remarqué que loin d'être abandonné, le français acquiert toujours un caractère prestigieux. Nous avons constaté que quand le français est en contact permanent avec d'autres langues, notamment le kirundi, l'anglais et dans des cas rares le kiswahili, ceci conduit naturellement au métissage linguistique. Ce métissage affecte souvent le français et le kirundi. Pour la plupart des cas, ce phénomène de métissage ne résulte pas d'une réelle compétence du locuteur.

Ainsi, nous avons remarqué que le métissage linguistique transparaît nettement chez les déscolarisés du primaire et ceux qui ont un niveau secondaire. Ceux-là, pour se faire comprendre, doivent mélanger les deux codes en présence, le français et le kirundi. Ceux du niveau supérieur le font, non pas parce qu'ils ne maîtrisent pas l'une ou l'autre langue, mais pour des raisons de commodité.

La coexistence du français et du kirundi nous a montré que ces deux langues entretiennent des relations étroites. Dans certains cas, ces langues se complètent, dans d'autres, elles s'excluent. L'usage exclusif du français n'est pas aisé. Nos informateurs l'ont taxé de difficile. Certaines circonstances imposent son emploi.
En effet, il faut savoir en premier lieu quand parler et quand se taire, ce qu'on peut dire et ce qu'on ne peut pas dire, à qui et quand.

Alexandre nous dit :

> « *Parler est bon, se taire est bon* »[54].

Cela sous-entend que l'important est de choisir le temps et les lieux. Quant à l'attitude du locuteur vis-à-vis du français, nos enquêtés restent convaincus que parler une langue étrangère c'est montrer qu'on a étudié, qu'on est intellectuel, comme nous le lisons dans une revue de l'O.U.A.

> « *C'est la connaissance des langues étrangères qui devient le critère d'appréciation des aptitudes intellectuelles et professionnelles de quelqu'un* »[55].

En définitive, nous ne pouvons pas venter d'avoir épuisé le sujet dans son intégralité. Ce travail se veut comme pionnier des travaux ultérieurs avec des moyens de recherche beaucoup plus scientifiques. Ceci dit, notre modestie intellectuelle nous oblige à ne pas prétendre avoir fourni un travail de première qualité. Nous avons voulu simplement donner cette première contribution. Nous devons reconnaître qu'il y a des points non abordés que ce travail pourrait proposer aux recherches ultérieures. Nous donnons par exemple : « L'attitude des paysans face au français ».

Néanmoins, nous pensons que ce travail pourra constituer un des tremplins pour les chercheurs qui s'intéressent à la situation du français dans un milieu donné.

---

[54] ALEXANDRE, P., *Langues et langage en Afrique noire*, Paris, Payot, 1967, p.140.
[55] O.U.A/Bil., 1973-1980, Reconsidération des politiques africaines, Ed. Bureau linguistique de l'O.U.A., B.P.7284, Campala, Uganda, 1980, p.22.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES GENERAUX

ALBOU, P., Les questionnaires psychologiques, Paris, P.U.F, V1, 1973

ALEXANDRE, P. Langues et langage en Afrique noire, Payot, Paris, 1967.

AMADO, G, GUITTET, A, La dynamique des communications dans les groupes, Armand Colin, Collection U, Paris, 1975.

BALOGUN, O. et alii, Introduction à la culture africaine, Paris, Ed. UNESCO, 1977.

BENVENISTE, E., Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 2 vol., 1979-1980.

BERNSTEIN, B., Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social, Paris, Ed. Minuit, 1976.

CALAME-GRIAULE, G., Ethnologie et langage, la parole chez les Dogons, Paris, Gallimard, 1965.

CALVET, L-J., Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie, Paris, Payot, 1974.

CAPLOW, T., L'enquête sociologique, Paris, Colin, 1970.

CARDIN, D., MARCELLESI, J-P., Introduction à la sociolinguistique, Paris, Ed. Larousse, 1974.

CHAUDENSON, R., Vers une révolution francophone, Paris, L'Harmattan, 1969.

CLARAC, P., L'enseignement du français, Paris, P.U.F, 1972.

COHEN, M., Matériaux pour une sociologie du langage, Paris, Ed. Maspero, 2 vol., 1978.

CORRAZE, J., Les communication verbales, Paris, P.U.F, 1980.

DAVAL, R., Traité de Psychologie sociale, Paris, P.U.F, V.1, 1980.

DEPLAS, D. et VERDIER. H., La publicité, Paris, Collection Que sais-je ? P.U.F, 1973.

DUMONT, P., MAURER, B., Sociolinguistique du français en Afrique francophone, Vanves, Edicef, 1995.

FISHMAN, J-A., Sociolinguistique, Paris, Nathan, Bruxelle, Labor, P.U.F, 1972.

HOUIS, M., Anthropologie linguistique de l'Afrique noire, Paris, P.U.F, 1971.

JAVEAU, C., L'enquête par questionnaire, 3è éd, Revue, Edition de l'université de Bruxelle, 1982.

LANDERCI et RENARD, Eléments de phonétique, Bruxelles, Didier, 1977.

LABOV, W., La sociolinguistique, Paris, Ed. Minuit, 1976.

MAKOUTA-MBOKOU, J-P., Le français en Afrique, Paris, Bordas, 1973.

MARTINET, A., Eléments de linguistique générale, Paris, 2è édition, Armand Colin, 1970.

MOREAU, M-L ., Sociolinguistique, concepts de base, Liège, Mardaga, 1977.

MUCCHIELLI, R., Le questionnaire dans l'enquête psychosociale. Connaissance du problème. Application pratique, Paris, E.S.F, 5è édition, Revue et augmenté, 1973.

NOYER, R., DOMINIQUE, R-P., Un cas d'apprentissage linguistique L'acquisition de la langue par le jeune peuls du Diamaré. (Nord Cameroun), Paris, Ed. Librairie Orientaliste P. Genthner, 1971.

OVERBEKE, M., Introduction aux problèmes du bilinguisme, Bruxelles, Ed. Labor ; Paris, Fernand Nathan, 1972.

SIGUAM, M. et MACKEY, W-F., Education et bilinguisme, Paris, UNESCO DE Lachaux et Niestle, 1986.

II. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIE

DUBOIS, G., GIACOMO, M. et alii, Dictionnaire de linguistique, Paris, P.U.F, 1974.

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, Vol.13, Editeur à paris, 1981.

III. THESE, MEMOIRE ET AUTRES DOCUMENTS

B.E.P.E.S, Programme de français : enseignement général, 1990.

B .E.E.T, Programme de français : enseignement technique, 1990.

BIDOU, J-E., NDAYIRUKIYE, S., NDAYISHIMIYE, J-P, SILVENS, Géographie du Burundi, Paris, Hatier, 1991.

BITAGOYE, A., Etude synchronique de la situation de l'anglais à Bujumbura et de son usage dans l'import-export burundais. Essai d'analyse et d'interprétation sociolinguistique, Mémoire, 1999.

DE COSTER, S., Aspects sociologiques du plurilinguisme, Actes du 1er colloque AIMAV, Bruxelles, 23-25 septembre 1970.

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE, Programme des écoles primaires du Burundi, octobre 1961.

MOUSSA, O., Etude sociolinguistique de la ville de Gitega de 1950-1985, Mémoire, U.B., Bujumbura, 1988.

MUKANKUSI, J., Etude sociolinguistique du français dans la ville de Bujumbura, Mémoire, U.B., 1990.

NIZIGIYIMANA, D., Cours de littérature comparée, U.B., I.P.A, 5è année, Année Académique 1999-2000.

O.U.A/BIL, 1973-1980, Reconsidération des politiques linguistiques africaines, Ed. Bureau linguistique de l'O.U.A., B.P. 7284, Campala, Uganda, janvier 1980.

ANNEXE

NTIRUBIMBUTO Philippe
INSTITUT DE Pédagogie Appliquee
Département de Français
V^{ème} Année.

Bujumbura,le.../.../2000

Questionnaire d'enquête
Consignes

Mademoiselle, Madame, Monsieur,

Le présent questionnaire auquel nous vous prions de répondre le plus objectivement possible constitue l'instrument de notre travail de fin d'étude. Nous sollicitons votre concours parce que nous sommes convaicu que vous êtes le (la) mieux indiqué(e) pour nous fournir des renseignements relatifs à notre sujet de recherhe qui est "L'ETUDE SOCIOLINGUISTIQUE DU FRANÇAIS A LA SOSUMO".

Nous vous demandons de répondre aux différents items, en mettant une croix sur la réponse que vous jugez convenable et d'expliquer chaque fois que de besoin. Vos explications nous sont de grande utilité et si l'espace laissé ne suffit pas, nous vous prions encore d'utiliser le verso en mentionnant le numéro correspondant.

Je m'engage à respecter le cadre scientifique qui doit être celui des résultats de cette enquête et vous promets vos opinions qu'à cette seule fin académique.

Veuillez agréer Mademoiselle, Madame, Monsieur, l'expressionde mes remerciement anticipés.

I. Identification de l'informateur

1) Lieu de résidence

a) groupement SOSUMO
- A ☐
- B ☐
- C ☐
- D ☐
- E ☐
- F ☐

b) Ailleurs

2) Nationalité:
- Burundaise ☐
- Congolaise ☐
- Rwandaise ☐
- Autres (laquelle) ☐

3) Niveau d'instruction:
- Primaire ☐
- Secondaire ☐
- Supérieur ☐

4) Si vous avez le niveau d'instrucion secondaire, quel est le type d'enseignement suivi:

- Enseignement technique ☐
- Enseigement général ☐

5) Dans quelle catégorie d'âge vous trouvez-vous actuellement:
- En dessous de 20 ans ☐
- De 26 à 29 ☐
- De 30 à 39 ☐
- De 40 à 49 ☐
- au dessus de 50 ☐

I. compétence linguistique

1. Connaissez-vous le français?
   - Oui ☐
   - Non ☐
   - Un peu ☐
2. Aimeriez-vous l'amérioler? Pourquoi?
   - Oui ☐
   - Non ☐
3. Lisez-vous le français?Pourquoi?
   - Oui ☐
   - Non ☐

Si oui, quel genre de lecture?

- Romans ☐
- Revues ☐
- Journaux ☐
- Autres (précisez) ☐

4. Ecrivez-vous le français?Pourquoi?
   - Oui ☐
   - Non ☐
5. Lorsque vous voulez bien exprimer vos idées ou vos sentiments, écrivez-vous en

- Français ☐
- Kirundi ☐
- Autres langues (lesquelles) ☐

II. Usage des langues

6. Quel est l'endroit où vous êtes obligés de parler français?

- à la maison ☐
- au bureau ☐
- au service ☐
- au bistrot ☐
- dans une réunion de cadres ☐
- autres endroits (préciser) ☐

7. Quelle est la langue que vous utilisez en général lorsque vous vous adressez à un inconnu? Pourquoi?
- français ☐
- kirundi ☐
- autre langue (laquelle)

8. Dans quelles circonstances êtes-vous obligés d'ecrire uniquement en français?

9. Quelle est la langue que vous utilisez dans une correspondance officielle? Pourquoi?
- français ☐
- kirundi ☐
- autre langue (laquelle)

10. Quelle est la langue que vous utilisez dans une correspondance privée?Pourquoi?
- français ☐
- kirundi ☐
- autre langue (laquelle) ☐

11. Votre connaissance du français vous permet-elle de tout dire sans recourir à d'autres langues?
- Oui ☐
- Non ☐

12. Vous arrive-t-il de mélanger les langues? Pourquoi?

III. Attitude, perception, croyance par rapport à la langue

13. Pour vous, connaître la langue française est:
- Très important ☐
- Assez important ☐
- Peu important ☐
- Pas important ☐

Expliquer votre position

14. Aimeriez-vous que vos enfants parlent français même en dehors des enceintes scolaires?Pourquoi?

15. Que pensez-vous des gens qui parlent souvent français?

16. Souhaiteriez-vous qu'il y ait, à la SOSUMO, une école où l'ensiegnement est dispensé uniquement en français? Pourquoi?

17. Selon vous, connaître plusieurs langues constitue:

- Un avantage ☐
- Un désavantage ☐
- Sans opinion ☐
- Préciser pourquoi

18. Quelle chaîne de radio écoutez-vous et pourquoi?

- Chaînel (voix de la Révolution du Burundi)
- Chaîne2 ☐
- RFI ☐
- Africa n°1 ☐
- Voice of America ☐
- B.B.C ☐
- Autres (préciser) ☐

19. Si vous ne deviez apprendre qu'une seule langue, laquelle choisiriez-vous?Pourquoi?